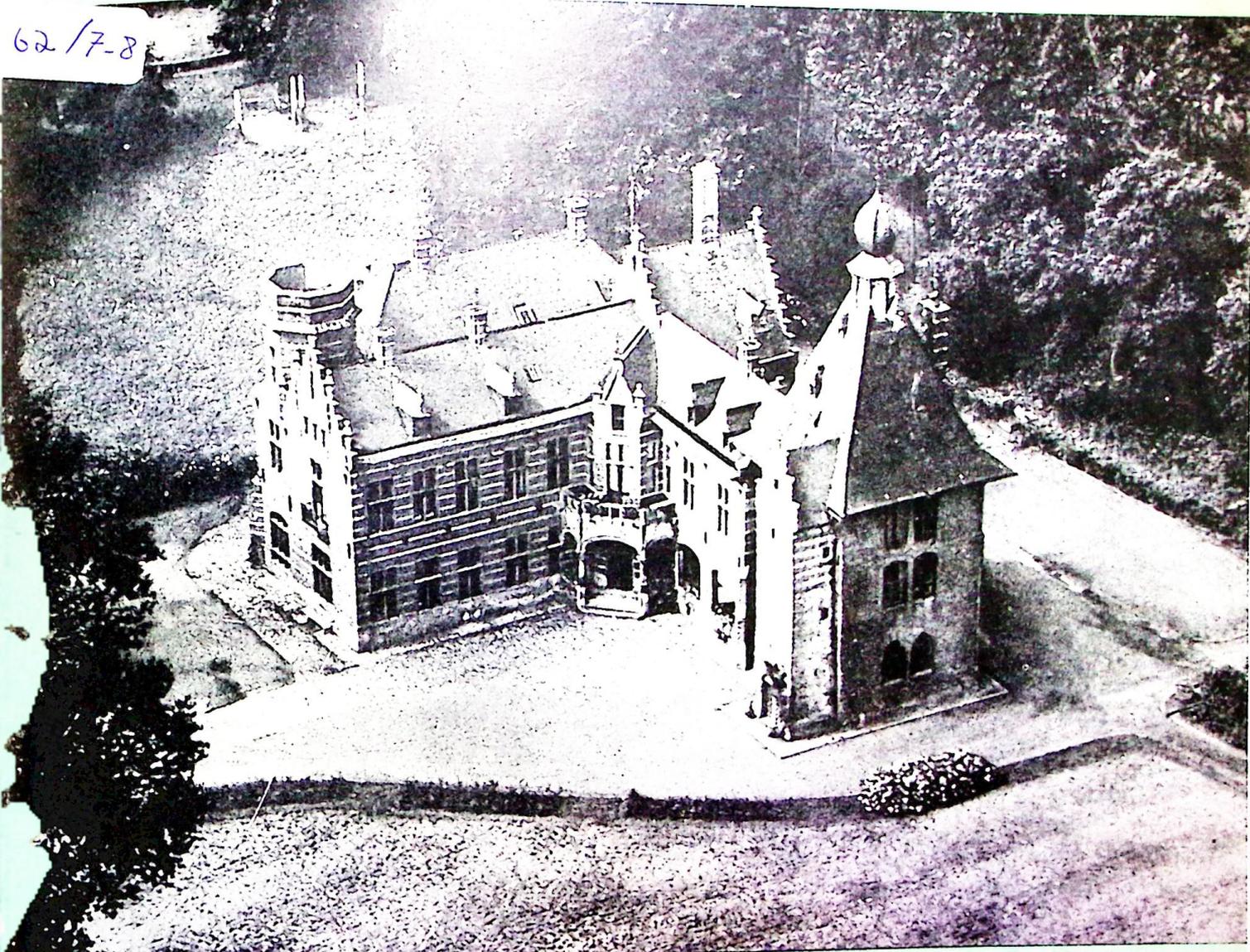


62/7-8



b rabant

juillet-août 1962 - n° 7 et 8 - mensuel

DU BRABANT
Place Adolphe 1^{er}
1400 NIVELLE
Tel. 037/22.77.99 - 22.40.08
037/22.95.91 (3 L)



Lors de la visite impromptu qu'elle fit au Château du Steen à Elewijt, la Reine ne manqua pas d'émettre de judicieuses réflexions ou d'interroger M. Baudouin, conservateur de la Maison de Rubens à Anvers, en présence de MM. de Néeff, gouverneur de la Province, Edgard Spaelant et Malherbe, respectivement président et vice-président de la Commission du folklore brabançon.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN

BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Sterrebeek et ses deux châteaux.
M.-A. Duwaerts.
- Rubens nous conte une page passionnante de l'histoire des peuples de l'Occident.
Y. Boyen.
- Histoire mouvementée du château du Steen à Elewijt.
Emile Poumon.
- Vieilles rues, vieux pavés : un triangle maudit.
Georges Winterbeek.
- Musées bruxellois.
Geneviève C. Hemeleers.
- La mode viennoise.
Françoise.
- L'exposition Ars Sacra Antiqua à Louvain.
Joseph Delmelle.

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.
Les manuscrits ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

Le château ter Meeren à Sterrebeek.
(Photo Publ-air-thill.)

STERREBEEK

et ses deux Châteaux

I. - « ter Meeren »

STERREBEEK est un village d'agriculteurs situé à 12 1/2 km de Bruxelles et qui emprunte toute sa beauté aux deux châteaux qui l'enveloppent d'opulents ombrages.

Tout alentour s'étalent des campagnes fertiles qui, chaque année, se parent d'une toison dorée.

Les modestes habitations du village s'éparpillent dans une dépression de terrain du vaste plateau compris entre la *Woluwe* et la *Dyle*, et qu'arrose un ruisseau, le Sterrebeek, affluent de la première de ces rivières.

Ce ruisseau prend sa source dans la partie méridionale de la commune. Cette dernière lui a emprunté son nom.

Quelle est l'étymologie du mot Sterrebeek ? Ce nom dérive-t-il de *sterre*, étoile, ou de *starre*, écluse, chute d'eau ? Il serait téméraire de se prononcer, d'autant plus que l'orthographe primitive semble être Stertbeke.

LE CHATEAU « TER MEEREN »

Sterrebeek a été le berceau de la célèbre et riche lignée des van der Meeren, que des alliances unirent à presque toutes les grandes familles patriciennes de Bruxelles et qui acquit sa renommée en remplissant diverses fonctions auprès des ducs brabançons.

M. Braun de ter Meeren, ancien bourgmestre de Sterrebeek, propriétaire actuel du château, a bien voulu nous communiquer — ce dont nous le remercions vivement — la sérieuse documentation qu'il possède sur « ter Meeren » et que nous nous empressons de livrer à nos lecteurs.

Le château « ter Meeren » se trouve à front de la route provinciale de Malines à Tervuren et Mont-St-Jean.

Cette route construite en 1842 a remplacé et rectifié l'ancien chemin allant de Tervuren à Sterrebeek, et qui s'appelait jadis « Meerstraat » ou « weg te Mere »; actuellement on en a fait « Medekenstraat », appellation qui apparaît ridicule parce qu'elle est sans signification aucune.

« Mere » désignait en vieux néerlandais, une terre entourée de fossés : dès 1294 une charte de la fondation ter Kisten parle d'une terre « in mansu dicto de MERRE apud STERBEKE »; en 1300 on



Le château
« ter Meeren »
de nos jours.

avoir été extraits sur place, à un endroit fortement défoncé appelé encore de nos jours « Steenput »; on appelle ces pierres « zavelstenen » parce qu'on les trouve dans les carrières à sable, ou « slagstenen » parce qu'on les met en œuvre en les brisant à coups de marteau : depuis Gobertange jusque Grimbergen, on retrouve partout ces mêmes pierres, avec des teintes et des duretés variables : elles se laissent difficilement ciseler : l'art du maçon est de les employer brutes.

Le donjon ter Meeren est garni au rez-de-chaussée de fenêtres en forme d'ogives, et, aux étages, de cintres Renaissance. Il est manifeste que ces baies ont subi des remaniements répétés, car aux temps anciens les prises d'air des donjons étaient aussi réduites que possible.

L'escalier est éclairé par des meurtrières, parfaitement défilées, battant l'estrade devant le château; elles sont de bon style.

Un autre élément architectural pur et sain se retrouve dans la poterne ancienne du donjon avec son plein cintre grossier, son gros tympan monolithe et son vantail de chêne solidement clouté, penturé et verrouillé.

Cette poterne est surmontée d'une belle pierre armoriée au blason des Wambacq, derniers propriétaires d'un autre château à Sterrebeek dit *Roblant (Ruwendael)*, construit en 1381 et démoli avant 1750. Cette pierre a dû être récupérée à la démolition et placée à ter Meeren il y a 200 ans : on aperçoit d'ailleurs les traces du travail.

Au rez-de-chaussée et au premier étage du donjon existent encore deux bonnes cheminées d'époque en pierres blanches. Celle du premier étage est garnie de céramiques anversoises, et d'une taque aux armes des « Habsbourg » avec la devise : « Plus Oultre ».

Elle a évidemment été placée après coup. Est-ce en souvenir de Charles Quint ? la tradition veut qu'il ait logé à Sterrebeek, quand il pérégrinait aux environs de Bruxelles.

DE QUELLE EPOQUE DATE LE DONJON « TER MEEREN » ?

Déjà en 1175, Sterrebeek était réputé village (ou « villa ») à clocher. En 1296, d'après Gramaye, on enterra dans cette église l'illustre *Joannes Faber*, un des premiers fondateurs du « Parkvrouwen ».

Dans ces temps reculés, qui disait village disait seigneur, qui disait seigneur disait château, et qui disait château disait tour ou donjon défensif.

D'après son style, et son mode de construction, le donjon ter Meeren doit dater de la fin de la période romane et être contemporain de tous les gros clochers qui jalonnent la Woluwe, la Stertbeke, la Voer, etc.

Ce sont mêmes matériaux, mêmes silhouettes, mêmes objectifs de protection civile et militaire.

Le souvenir des invasions normandes était encore vivace et chacun cherchait à se défendre contre de nouvelles agressions.

On peut situer la construction du donjon ter Meeren à la fin du XII^e siècle.

CHARTES ET DOCUMENTS

Les arguments suivants confirment cette thèse.

En 1173 le duc Godefroid II confirme au prieuré de Forest la possession des biens de *Radbod de Crayenhem* situés à « Crayenhem, Rothenbeke, Wesenbeke et Stertbeke (Cartulaire d'Afflighem) ».

En 1192 *Henri de Stertbeke* est sur place amman du duc : il devait y être solidement fortifié.

En 1248 son petit-fils *Henri III « dominus de Stertbeke »* est dit « de Mere » et « de Meere » et habitait donc à l'emplacement du donjon.

En 1288 meurt son fils Jean II qui s'appelle déjà « van der Meeren dictus Sterbeke », du nom du château.

En 1294 ter Meeren est qualifié « Mansa », c'est-à-dire manoir, château entouré de fossés, et appelé « de Merre ».

LE GRAND « SLOT » DE STERREBEEK

Il est établi que, avant 1381, *Amelric BOOTE*, favori de la duchesse Jeanne, fut chargé de construire un formidable château fort, à Sterrebeek, entre l'église et le cimetière actuel.

Cette forteresse devait tenir en échec tout envahisseur étranger venant de l'Ouest et particulièrement les Flamands de Louise de Male, beau-frère de la duchesse.

Ceci prouve que, du point de vue militaire, ter Meeren et son donjon étaient déjà déclassés en 1381. Après cette date nul n'aurait encore songé à les bâtir, et n'en aurait d'ailleurs obtenu l'autorisation ducale.

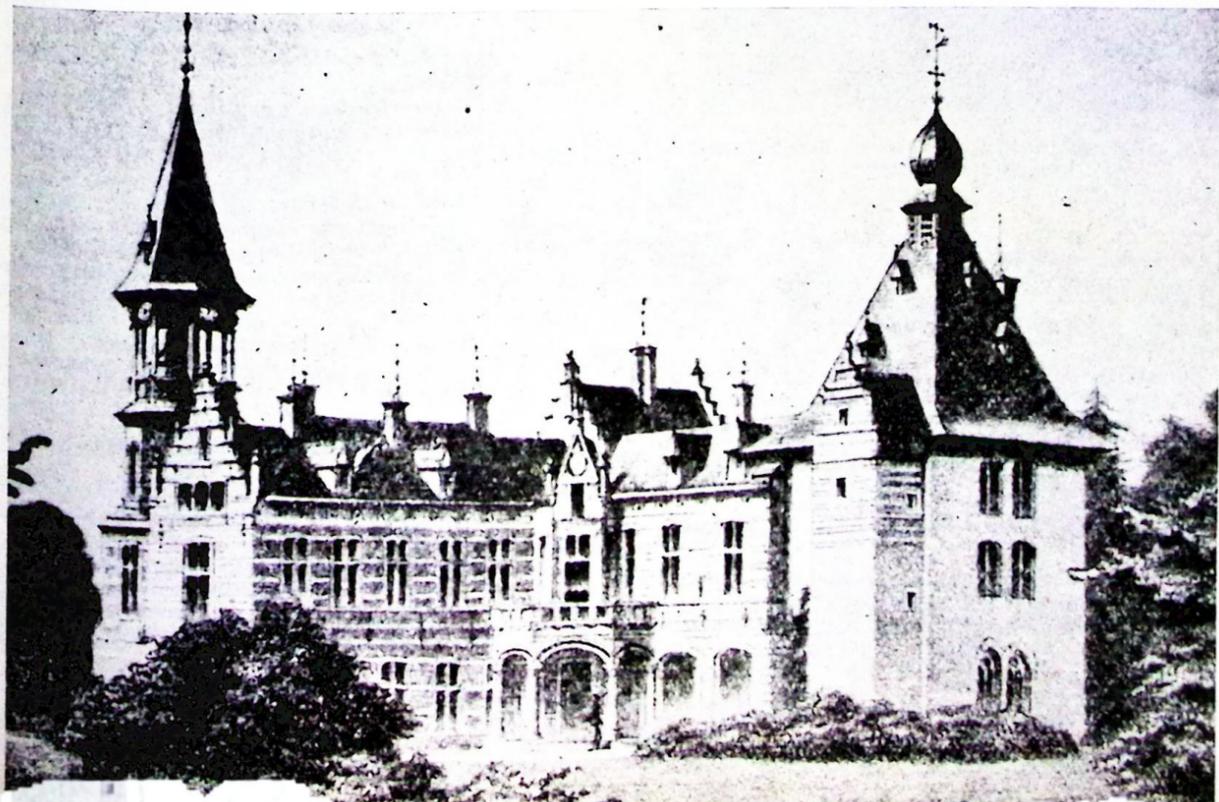
En résumé : « ter Meeren » était un fief ducal, antérieur à 1381, et dans la même famille depuis 1192 : il n'est pas concevable qu'entre ces deux dates on eut construit un premier donjon, qu'on aurait démoli et remplacé par un autre, du même nom, et au même endroit.

Selon toutes probabilités, c'est *Henri I de Stertbeke* qui l'a construit à la fin du XII^e siècle et y a résidé au nom et pour le service du duc *Henri I le Guerroyeur*, afin de couper les routes entre Bruxelles et Louvain, Malines et le pays Wallon.

LA FAMILLE « VAN DER MEEREN »

Déjà en 1192 Sterrebeek était habité par des familiers du duc, venus peut-être du pays de Louvain, et spécialement en faveur à la Cour du duc *Henri I* : celui-ci les avait gratifiés de hautes charges à Bruxelles, Vilvorde, etc. et leur avait concédé des alleux directs, et des pleins fiefs à Sterrebeek.

En 1880, le château était surmonté d'un campanile avec tour d'horloge (à gauche). — Le campanile a été abattu par une tempête en 1883.



reparle de « lant in de hoeve van der MERRE » pour désigner les terres entourant le château et sa ferme.

Il est certain que dès les temps anciens, l'endroit fut dénommé *Mere, Merre, Meer, Meeren* : ce nom est resté.

Tel qu'il existe actuellement, le château comprend trois parties : le donjon, le corps de logis ancien, l'aile moderne.

LE « DONJON »

C'est évidemment l'élément le plus ancien du château.

Il avait manifestement une raison militaire.

Il se compose d'une grosse tour carrée de 8,50 m sur 8,50 m, en moellons blancs du pays, à 2 étages, plus un rez-de-chaussée, flanquée d'un avant-corps, renfermant un escalier tournant en pierres et surmontée d'un toit bulbeux.

Sous le bulbe se trouve une tour à étourneaux (spreeuwen) et un pigeonier, rappelant tous deux les anciens droits féodaux : ter Meeren était d'ailleurs qualifié « ridderlichof ».

Le rez-de-chaussée du donjon est voûté à l'aide de moellons lédiens bruts; les murs ont 1,50 d'épaisseur; vu la rareté de la chaux et le bon marché du seigle, la partie intérieure de la tour est maçonnée à l'argile mêlée de paille et de farine de seigle.

Les moellons ayant servi à la construction doivent

Le « donjon », l'élément le plus ancien du château.

En 1192, Henri « dict de Stertbeke » était « villicus » de ce village, c'est-à-dire maire, mayeur, amman, ambtman.

Il est cité dans des chartes en 1192-1197-1202-1218-1221.

On le donne comme amman à Bruxelles de 1201 à 1213.

Il avait toute la confiance du duc et comparait comme témoin dans plusieurs chartes. En 1222 Arnold de Stertbeke, frère ou neveu de Henri, tenait, de droit héréditaire, le domaine de Tuytenberg, dans la vallée de la Stertbeke.

Déjà à cette époque le territoire de Sterrebeek était le point d'intersection de quatre routes capitales : la grand route commerciale de Cologne à la mer (*Oude Baan actuelle*), la grand route de Malines à Namur (*Waalische baan*), la route de Louvain à Bruxelles par Tervueren (*Baan op Leuven*) et enfin le fameux *Dieuweg* qui allait de Cambrai à Tongres, par Uccle, Tervueren, Duysbourg et Tirlemont.

Qui tenait Sterrebeek, tenait toute la région et Henri de Stertbeke dut être chargé par le duc de s'y installer solidement et d'y être son représentant personnel.

Meere » et enfin « van der Meeren », conformément aux règles courantes en onomastique (comme ter Linde donne van der Linden et Verlinden, ter Brug donne van der Brugge et Verbruggen, etc.).

LES « van der MEEREN de STERTBEKE » (branche aînée).

Les ammans du duc à Sterrebeek s'appelèrent donc successivement « de Stertbeke », « de Sterbecca », « de Meere dominus de Sterrebeeke, de Mere de Stertbeke », et, pour finir, « van der Meeren » lorsque l'usage des patronymes se fut stabilisé.

La branche aînée de cette famille ne cessa de faire relief au duc pour tous les anciens alleux concédés directement par les souverains.

Pour d'autres fiefs, ils relevaient des sires de Crayenhem qui, depuis le XI^e siècle étaient seigneurs de toute la région, Saventhem et Sterrebeek compris.

Cette branche aînée resta établie à ter Meeren pendant quatre siècles, jusqu'à son extinction.

Jean VII van der Meeren fit encore relief en 1443; mort en 1476, il fut enterré dans l'église de Sterrebeek.

Sa pierre tombale fut bêtement détruite en 1829 lors de la reconstruction de l'église.

DES « KEYZERS » AUX « RYCKEWAERT » ET AUX « FIERLANT ».

Conrad III van der Meeren de la branche d'Humelghem, petit neveu de Jean VII, fit relief en 1509. Après lui ter Meeren passa à une branche féminine, les « Keyzers ».

Enfin, vers 1605 ter Meeren fut vendu par les Keyzers à Philippe Maes, seigneur d'Ophem; il devint ensuite la propriété des Ryckewaert par achat (1645), des van den Broeck d'Huldenberg par héritage, dont Anna Caroline épousa Guillaume de Fierlant sr. de Bodeghem, chef écoutète de Turnhout et lui apporta ter Meeren par acte de 1746.

Les Fierlant conservèrent le château jusqu'en 1885.

LES « van der MEEREN de SAVENTHEM » (branche cadette).

La branche cadette des van der Meeren eut une brillante destinée.

En 1337, Gilles III, des Crayenhem-Bouchout, avait aliéné les seigneuries de Saventhem et Sterrebeek qui passèrent successivement aux Dampierre (Flandres, Clèves, Aa, Hornes et Cuyck.

En 1374 Jean de Cuyck vendit ses droits seigneuriaux à Henri V van der Meeren, de la branche cadette, époux de Marie Clutinck, nièce des Cuyck.

Pendant deux siècles, ces van der Meeren de Saventhem-Sterrebeek occupèrent une position des plus en vue dans le Brabant.

Ils s'allièrent aux Cuyck, van der Noot, Erps, Pipenpooy, Clutinck, Ognies, Rubempré, Croy-Solbe, Hornes, Nassau, etc.

Ils habitaient Bruxelles ou Saventhem (couvent actuel des Ursulines). Ils ne possédèrent pas « ter Meeren ».

Cette branche s'éteignit, dans la descendance masculine, au commencement du XVII^e siècle dans la personne de Guillaume van der Meeren (Relief de 1606), père de Marie-Anne van der Meeren, dernière héritière du nom, morte sans descendance.

Guillaume van der Meeren vendit ses droits seigneuriaux sur Saventhem et Sterrebeek aux Bois-schot.

ARMES DES van der MEEREN.

Les premiers portaient sur leurs sceaux un ou plusieurs hérons, meubles caractéristiques du site peuplé jadis de hérons, et que certains ont qualifié erronément cigognes.

Henri III van der Meeren dit « de Mere de Stertbeke », ou « de Meere dominus de Sterrebeke » échelvin d'Uccle en 1248, scellait de ce sceau en 1260.

Ultérieurement les van der Meeren portèrent comme armes pleines : « d'azur au chef d'argent chargé de trois pals de gueules » avec des brisures variées pour chaque branche ou rameau.

En 1371, à la bataille de Bastweiler au moins quatre van der Meeren se trouvaient aux côtés du duc Wenceslas.

En 1374 ils durent sceller des quittances d'indemnités et utilisèrent tous des sceaux chargés des 3 pals avec des brisures de convenance :

- a) *Johnes de Mere de St'beke* (armes pleines);
- b) *Henrech van ...Merre* (brisure : un maillet);
- c) *Iehan de le Meyre* (brisure : un besan);
- d) *D. nus Henricus... Meeren* (brisure : un anellet).

Ces quatre graphies différentes du même nom « Meeren », pour quatre membres de la même famille, la même année, et sur des sceaux gravés dans le bronze, montrent la fantaisie qui présidait alors à l'ortographe des patronymes.

LES « van der MEEREN » DITS à « NEERISCHE » ET « de TUYTENBERG ».

Henri van der Meeren, chevalier, arrière petit-fils de Wauthier I (fondateur de la branche cadette) fut l'auteur d'un rameau distinct dit « van der Meeren à Neerische » et « de Tuytenberg ».

Il existe encore à Neeryssche un château dit *ter Meeren*. Est-ce le berceau des van der Meeren ? Non, puisqu'à Sterrebeek ils portèrent le nom du village avant celui du château. Il faudrait que, venus de Neerische portant déjà le nom « Mere », ils l'eussent laissé tomber pour prendre celui de « Stertbeke », l'eussent néanmoins utilisé pour baptiser leur château « ter Meeren », et l'eussent de nouveau repris pour en faire le patrimoine définitif « van der Meeren ».

Est-ce plutôt le fait d'un cadet van der Meeren, émigré de Sterrebeek à Neerische, qui aurait donné son nom à sa nouvelle demeure ? il n'a pas été possible de l'établir.

En tout cas il est certain que Sterrebeek resta en relations constantes avec les vallées de l'Yssche et de la Dyle : plusieurs demoiselles van der Meeren furent abbesses ou religieuses à l'abbaye de Florival, sous Archennes-sur-Dyle. C'est la même branche qui posséda le domaine de « Tuytenberg » de la vallée de la Stertbeke.

Antoine van der Meeren, arrière petit-fils de Henri épousa *Lysbeth Bau*, dont Gertrude van der Meeren qui épousa Jean de Bekere.

Par les Bau, et les Rans, ces van der Meeren remontent aux ducs de Brabant, à Charles le Chauve, roi de France, à Charlemagne, Pepin de Landen (639), St-Albert de Louvain et St-Hubert de Tervuren.

LES BRAUN de ter MEEREN.

De Gertrude van der Meeren existe encore une descendance bruxelloise. C'est elle qui, en 1885, racheta ter Meeren aux Fierlant et releva le nom « de ter Meeren » par A.R. du 26 janvier 1937.

Le château est toujours en possession de cette famille qui porte comme devise : « van ter MEEREN tot van der MEEREN ».

C'est un rare exemple, en Brabant, d'un château qui, après 750 ans, est resté, ou est revenu, dans la descendance de ses fondateurs.

L'AILE ANCIENNE DU CHATEAU (corps de logis)

Une partie du château, contiguë au donjon, fut certainement construite par un des van der Meeren de la branche aînée; des vestiges en sont encore visibles à la façade postérieure, contre la tour.

Les matériaux en sont les vieilles briques brabançonnaises, cuites au bois, longues d'un pied, dites « voetstenen » entrelardées de bandeaux et de cordons en pierres blanches venant des environs de Bruxelles. Les encadrements des fenêtres et les croisillons ont survécu.

Le style en est de bonne Renaissance brabançonne, comme l'hôtel Ravenstein à Bruxelles, les châteaux de Grand-Bigard, Ganshoren, Leefdael, etc.

Ce style est essentiellement différent de ce qu'on appelle la Renaissance « flamande » car chaque région du pays, pour ne pas dire chaque ville, a ses caractéristiques propres, conditionnées par les matériaux trouvés sur place, le climat local, les besoins et les goûts des habitants.

D'après son style, l'aile ancienne de ter Meeren doit dater du XV^e siècle.

Elle a peut-être été construite du vivant de Jean VII van der Meeren, époux d'Elisabeth de Conincks, dé-



Sceau de Jean van der Meeren, chevalier, seigneur de Saventhem et Sterrebeek, 1456 et 1459.

(Arch. de Bruxelles)
Diam. de l'original : 3 cm.

R. Van de Sande



Voici, près du pavillon de chasse, une entrée bien gardée du château...

Le donjon « ter Meeren » fut donc avant tout un ouvrage militaire, construit avec des pierres locales, dans le vallon de la Stertbeke, au milieu des prairies, entouré de fossés, à égale distance des 4 routes à surveiller.

Du sommet de la tour, le guetteur voyait à plusieurs kilomètres de distance, jusqu'aux crêtes entourant la cuve de la Stertbeke; il surveillait toute la circulation, et chaque fois qu'une caravane ou une bande armée était signalée, les hommes d'arme, en quelques foulées, rejoignaient les voyageurs pour les protéger contre les autres pillards, leur faire payer un tonlieu ou quelqu'autre droit de passage, ou les massacrer s'il y avait lieu.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'ilot sur lequel fut bâti le donjon s'appelait « de More »; le château prit le nom « ter Meere », et ses propriétaires celui de « van ter Meere », qui devint « van der

cédé en 1476, sans postérité mâle, seigneur généreux, grand bienfaiteur du village et de l'église, grand donateur à des pieuses fondations.

L'AILE MODERNE DU CHATEAU

En 1865 les bâtiments anciens furent considérablement agrandis, pour le compte du *baron Aloys de Fierlant*, par l'architecte *Schadde*.

Celui-ci était anversois et adopta pour les extensions un style Renaissance malinois, différant sensiblement du bruxellois.

De plus, il voulut marier les parties nouvelles et anciennes du château en retouchant les façades de la partie ancienne, sauf le donjon; c'est une erreur qu'il sera un jour possible de réparer.

Il eut aussi la bizarre idée d'ajouter, dans l'angle Sud-Ouest du château, une 2^e tour inspirée de modèles malinois et anversois qui, par sa disposition, brisait l'équilibre des masses constructives du bâtiment; personne ne regrette qu'une tempête ait décapité cette tour en 1883.

La chapelle du château bâtie par Jean VII vers 1450, et agrandie en 1865 possède de beaux vitraux, ainsi que l'obit des 14 membres de la famille, des occupants, parents ou apparentés, tués pendant les deux guerres mondiales.

LE PARC DE ter MEEREN.

Comme les autres seigneurs du Moyen Age, les van der Meeren n'avaient pas besoin de parc de plaisance autour de leur château : une ferme, des viviers, des prés, un verger, un bois et des terres de culture leur suffisaient.

On ne plante pas un parc d'agrément autour d'une forteresse et un vrai châtelain se sent chez lui dans tout son village.

Ainsi que le montre encore un extrait du *Caertboek* de 1758 (plan terrier des dîmes) *ter Meeren* s'allongeait entre le ruisseau longé par la *Meestraet* et la drève conduisant à l'église.

Le château était entouré d'eau par un quadrilatère de fossés. Du côté Ouest la grande ferme du château en était séparée, par le fossé et un large chemin; les communs et dépendances flanquaient la tour du côté Est.

Les *Ryckewaert* et autres successeurs des *Meeren* commencèrent à « urbaniser » les abords du château : pelouses, bosquets d'arbres, berceaux, etc. Il en reste des drèves, et des alignements de chênes, de hêtres et de chataigniers, vieux de deux cents ans.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle on respecta les fossés entourant le château, ainsi que le prouvent des reproductions de 1846.



L'église de Sterrebeek et son donjon de style roman.
(Photos : M. Hombroeck.)

En 1865, les *barons de Fierlant* remanièrent le parc complètement, en se conformant au goût du jour, d'après le modèle des jardins paysagers dits « parc anglais ».

Les fossés furent comblés, de nouveaux étangs et canaux furent creusés, des pavillons, dits alors « fabriques », disséminés sous les arbres et autour des bassins.

Le parc ainsi aménagé avait une contenance de 7 hectares, entouré de terres de culture et de drèves s'étendant jusqu'à l'église paroissiale : le domaine complet comprenait 113 hectares de terres et parc.

Les propriétaires actuels ont porté le parc à 17 hectares environ en y englobant une partie des terres de culture du *Kerkveld*. Ce parc a d'ailleurs été partagé en deux propriétés distinctes : l'une, avec le château, appartient à *M. Braun de ter Meeren*, ancien bourgmestre de Sterrebeek, l'autre à sa sœur *Mme Derscheid*.

« ter MEEREN » ET LES GUERRES.

Le château avait résisté à toutes les guerres qui depuis 750 ans dévastèrent le Brabant.

Celles de 1914 et de 1940, avec deux occupations ennemies de plus de 4 années, ont fatalement compromis la belle ordonnance du parc ancien, et ravagé l'intérieur du château.

Temps et argent permettront de réparer, plus ou moins vite, ces dégâts matériels.

Seuls les morts ne reviendront plus.

L'EGLISE.

L'église romane primitive de Sterrebeek a été rebâtie avec le concours de l'architecte *Stevens*. Il n'est resté debout qu'un lambeau mutilé, la tour. Tout le reste de l'édifice actuel date de 1829.

L'église romane dont le clocher est construit en moellons locaux, bruts, comme tous les vieux clochers entre Bruxelles et Louvain, se rapprochait beaucoup de sa voisine, celle de *Saventhem*.

Chose curieuse, la restauration de 1829 a eu pour résultat le renversement complet de l'orientation du temple : le chœur roman a été rasé, et à l'endroit où il s'ajustait à la tour, l'entrée de l'église actuelle a été aménagée. Le nouveau chœur est disposé vers le couchant, à l'extrémité des nefs modernes.

Telle que nous la voyons de nos jours, l'église ne présente aucune particularité saillante. A l'intérieur, on a suppléé à la pauvreté de son architecture par une décoration sobre et fraîche, qui, dans l'ensemble, a bonne apparence.

M.-A. D.

Dans un prochain numéro, nous publierons une notice sur l'ancienne forteresse d'Améric Boote et sur le château de Sterrebeek.

AU STEEN D'ELEWIJT

RUBENS

nous conte une page passionnante de l'histoire des peuples de l'Occident

Le phénomène est patent, indéniable; depuis que l'automatisation des moyens de production et des instruments de distribution, jointe à l'amélioration constante des conditions de vie, a multiplié les loisirs du travailleur, tout en le libérant des besognes assujettissantes et abrutissantes, essaient et prolifèrent, partout, des organismes dont l'objectif majeur est d'enrichir l'individu, ainsi détaché de la matière, en lui offrant une nourriture spirituelle susceptible de contribuer à son complet épanouissement. Bien que, partant, en général, d'un élan spontané du cœur, ces tentatives, exaltantes sur papier, sont loin de répondre, toutes, aux espoirs placés en elles et, par manque de compétence ou de préparation, absence de discipline ou confusion des

P.-P. RUBENS

reçoit

la

REINE

... chez lui

au Steen !

Sous la conduite éclairée de *M. Frans Baudouin*, directeur scientifique de l'Exposition, la Reine a vécu, avec une intensité rare, tous les épisodes de la vie diplomatique de l'illustre artiste.

(Photo Het Laatste Nieuws.)



valeurs, si ce n'est par défaut d'enthousiasme créateur, ne masquent, souvent, sous des appellations ronflantes et des titres accrocheurs, qu'une effarante indigence culturelle.

Un thème ardu, traité avec bonheur

A ces critiques, hélas, fréquemment justifiées, l'exposition « Rubens Diplomate » organisée par la Province de Brabant en étroite liaison avec la ville d'Anvers, échappe heureusement. L'entreprise s'avérait, pourtant, hasardeuse, délicate, semée d'embûches. N'était-ce pas lancer un défi au bon sens, à la logique, voire à la bienséance que de tenter de substituer à l'image traditionnelle du peintre universellement encensé celle beaucoup plus obscure du diplomate dont les mérites, pourtant, incontestables semblaient, dès l'abord, subjugués et écrasés par le renom acquis par l'artiste et encore amplifié par la tradition séculaire, d'autant plus que cette carrière diplomatique, qui se déroula, en majeure partie, dans les coulisses de la politique ou à l'ombre des palais et des parlements,

n'offrait que quelques rares « moments » spectaculaires, noyés, eux-mêmes, dans le fatras inextricable des cabales, dans la farandole échevelée des intrigues de cour.

En dépit de la sécheresse inhérente au sujet, qui constituait, à elle seule, une pierre d'achoppement de nature à rebuter le profane, en dépit de cette préséance que le monde accordera toujours, dans le cas Rubens, à l'artiste vis-à-vis du diplomate, les promoteurs, parfaitement conscients de l'incommensurable portée morale et de l'extraordinaire degré de fraîcheur qu'a gardé le vibrant et pathétique message de paix et de concorde que lança, voici trois siècles, Pierre-Paul Rubens, n'ont pas reculé devant les problèmes souvent épineux que soulevait leur tentative de vulgariser un sujet resté, à ce jour, en raison de son aridité, l'apanage de quelques initiés.

A cette fin et dans leur souci de se réserver une audience aussi large que possible, les organisateurs, sans jamais se départir de ce souci de probité et de rigueur scientifiques, indissociable de toute étude

sérieuse sur le plan historique, ont habillé, animé et vivifié leur sujet, à l'aide d'une mosaïque de toiles et de gravures, rigoureusement triées en fonction de l'objectif qu'ils s'étaient assigné. Tentative audacieuse mais payante. Au contact enrichissant des œuvres qui l'illustrent et l'étayent, le thème gagne encore en force persuasive au point de briser les chaînes qui le maintenaient rivé aux notions d'espace et de temps et d'acquérir une valeur à la fois d'actualité et d'universalité.

Omniprésence de Rubens, héraut impavide de l'entente entre les peuples, pèlerin infatigable de la paix, missionnaire incorruptible de la cause européenne, telle est la sublime leçon qui se dégage de ces accordailles insolites mais combien bénéfiques de

Nombreux sont les invités qui se préparent, dans la fièvre de l'ouverture, à participer un peu à la vie exaltante d'un grand Européen.
(Photo Belga.)



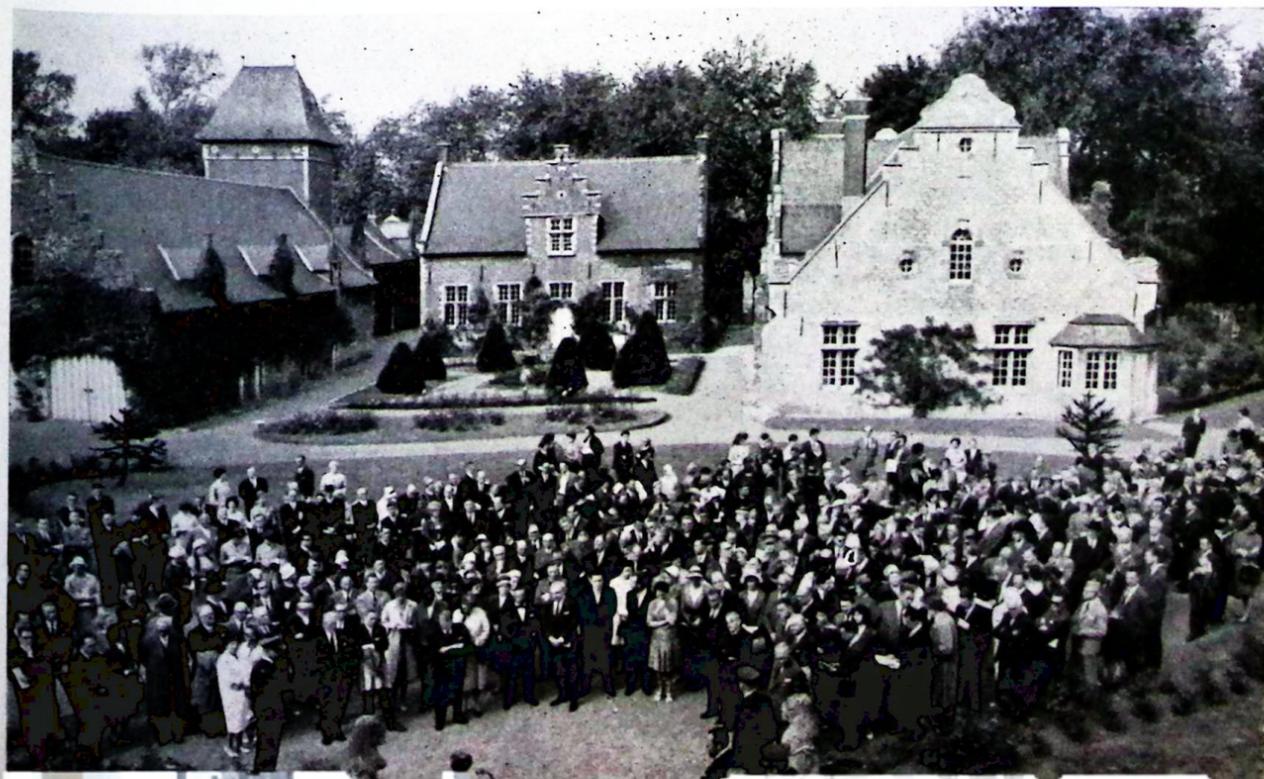
M. J. de Néeff, gouverneur du Brabant, remercie tous ceux qui ont œuvré à la réussite de cette manifestation artistique. A ses côtés : MM. Martiny, commissaire général de l'exposition, Van de Wijngaert, bourgmestre d'Elewijt, M.-A. Duwaerts secrétaire général et M. Thijs, directeur à l'Administration provinciale du Brabant.
(Photo Boudry.)

L'Art et de l'Histoire, tel est aussi le miracle de l'exposition Rubens Diplomate, miracle auquel les murs délicatement patinés de l'antique cas:el du Steen, qui recueillirent la dernière confession du maître, ne sont, sans doute, pas totalement étrangers.

Une brillante cérémonie de vernissage

Cette pérennité du message rubénien, les quelque cinq cents personnalités qui, le jour du vernissage, avaient répondu à l'invitation des autorités provin-

Dans ce décor charmant, l'auditoire aussi brillant qu'élégant suit avec attention l'allocution du Gouverneur, qui souligna aussi le rôle que la province (mieux que l'Etat) pouvait jouer dans la promotion des arts et de la culture.
(Photo : Boudry.)



ciales, la ressentirent intensément en parcourant les salons du Steen, métamorphosés en rutilantes et éblouissantes galeries d'art et de culture. Dans un discours d'une belle élévation de pensée, M. de Néeff, gouverneur du Brabant, avait, préalablement retracé, à l'intention de l'assistance, les épisodes principaux de la féconde carrière diplomatique de notre titan du pinceau, soulignant, notamment, l'immense prestige dont jouissait cet Européen d'avant-garde, pétri d'humanisme et nourri aux cultures italienne et espagnole aussi bien que française et anglaise.

permanente du Brabant conduite par MM. Spaelant et Malherbe, respectivement président et vice-président de la Commission du Folklore brabançon et groupant MM. Cantillon et Van Bever, président honoraire et vice-président de notre Fédération, Rowie et Courtoy, accompagnés d'une importante délégation de députés permanents des autres provinces, de même que M. G. Kestelin, greffier provincial, à la tête de nombreux fonctionnaires auxquels s'étaient mêlés MM. P. Maison, propriétaire du Steen, V. G. Martiny, M.-A. Duwaerts et F. Baudouin, respectivement commissaire général, secrétaire général et directeur scientifique de l'exposition, H. Liebaers, conservateur en chef de la Bibliothèque Royale de Belgique, E. Sabbe, archiviste général du Royaume, Mlle A. Brunard, conservateur du Musée communal de Bruxelles, et plusieurs représentants du monde des arts, des sciences et des lettres, ainsi que des délégués de divers organismes touristiques du pays.

La reine Fabiola à Elewijt

Quelques jours après cette belle cérémonie, la reine Fabiola qui, rappelons-le, avait daigné accorder, de même que son auguste époux, son Haut Patronage à cette initiative, effectua, dans la matinée du 12 juillet, une visite impromptu à l'exposition, témoignant, de la sorte, de l'intérêt, sans cesse, croissant qu'Elle accorde à toutes les manifestations culturelles de nature à contribuer à l'enrichissement de l'individu et au rapprochement des peuples.

Accueillie à l'entrée du domaine du Steen par MM. de Néeff, Spaelant, Malherbe, Martiny et Maison, le visage illuminé de cet incomparable sourire qui a conquis tous ses sujets, elle parcourut, durant près de deux heures, les différentes sections de l'exposition, prêtant une oreille attentive aux explications que lui prodiguait, avec l'élégance et le savoir qu'on lui connaît, M. Frans Baudouin, se penchant tantôt pour déchiffrer tel document autographe de Philippe IV, se redressant bientôt pour couvrir d'un regard admiratif telle ample composition de Van Dyck ou commentant avec pertinence telle étude de Rubens, suivant pas à pas l'artiste dans ses missions, communiant à ses joies comme à ses peines et retrouvant, peut-être, au hasard des pérégrinations hispaniques de notre héros, tel souvenir de sa propre enfance.

Une réussite scientifique doublée d'un succès populaire

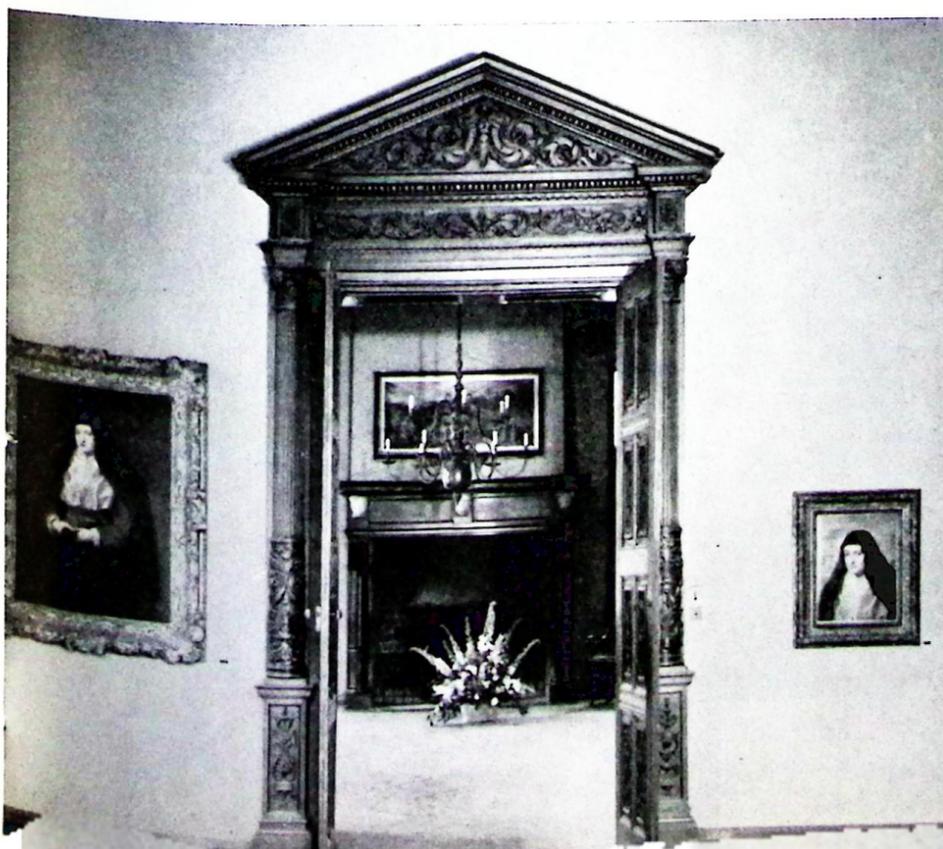
Orchestrée de main de maître, agencée avec le souci évident de ne trahir ni l'histoire, ni la chronologie, l'exposition nous conte, un à un, tous les épisodes de la vie diplomatique de Rubens, ses débuts obscurs (vers 1622-1623), nimbés de mystère où le cœur sensible de l'artiste, ulcéré, déchiré par les atrocités, les sacs, les razzias qui étaient redevenus mon-



En haut, les Archiducs Albert et Isabelle.

En bas, deux portraits de l'Infante Isabelle, par P.-P. Rubens.

(Photos Belga.)



naie courante à l'expiration de la Trêve de Douze Ans, débuts tâtonnants mais qui laissaient déjà apparaître les trésors d'amour, de patience et de tendresse qu'il allait bientôt prodiguer au service de l'humanité; sa rencontre, à Paris, en 1625, avec Georges Villiers, premier duc de Buckingham, favori du roi d'Angleterre; ses tractations laborieuses (1627-1628) avec Balthasar Gerbier, peintre de son état mais aventurier, opportuniste entré au service de Charles I^{er} d'Angleterre en qualité d'agent diplomatique officieux; sa convocation à Madrid (1629), ses démêlés avec les grands d'Espagne et le duc d'Olivarès, politicien retors qui gouvernait effectivement l'Espagne; l'apogée de sa



Le portrait de P.-P. Rubens, vers la cinquantaine, est considéré par l'expert Evers comme peint par l'artiste lui-même. Le voici, auprès d'une armoire d'époque. (Photo Belga.)

Au sein de l'auditoire aussi brillant qu'élégant, nous avons reconnu, voisinant les ambassadeurs de Grande-Bretagne, d'Irlande, du Danemark et d'Israël, MM. de Valckeneer, Kerremans et Vanderborgh, attachés au cabinet du Roi, d'Ydewalle et Lamalle, gouverneurs de la Flandre occidentale et du Luxembourg, J. Kuypers, ministre plénipotentiaire, Motz, ministre d'Etat, A. Haulot, commissaire général au Tourisme ainsi que Mgr. Van Waeyenberg, recteur magnifique de l'Université de Louvain, la Députation



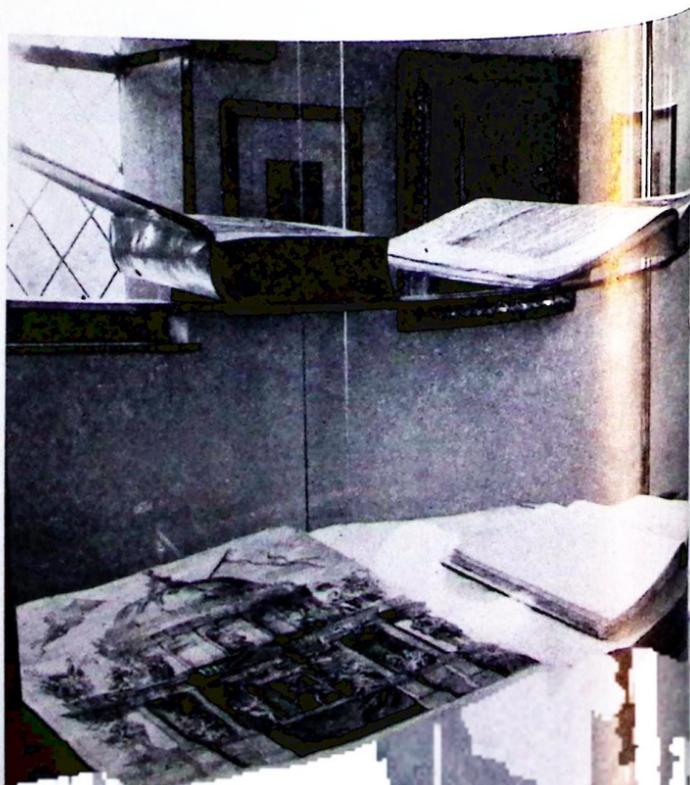
M. Baudouin, à l'arrière-plan, fournit d'amples explications à M. Edgard Spaelant, sur certains manuscrits et miniatures.

(Photo Boudry.)

nale, quelle source de satisfactions l'exposition ne réserve-t-elle pas sur le plan artistique ? La gamme aussi éclatante qu'éclectique de portraits, dus au pinceau du maître ou de ses contemporains, qui ont été rassemblés, permet de se familiariser avec la technique incomparable de Rubens tout en laissant le champ libre à de fructueuses confrontations. Nous songeons, entre autres, à ces saisissants portraits de l'Infante en Clarisse, à ces étonnantes versions du duc de Buckingham, à cet admirable portrait de Philippe IV ou encore à ces surprenantes allégories qu'inspira à notre magicien

le thème éternel de la guerre et de la paix. Nous songeons aussi à ce fascinant éventail de toiles peu connues de M. J. Mierevelt et à ces talentueuses compositions de Van Dyck qui le situent, d'emblée, à la tête des grands portraitistes de son temps.

Indépendamment des tableaux, la superbe collection de gravures exposées fourmille en enseignements sur la célèbre école de graveurs d'Anvers, créée sous



carrière diplomatique qui coïncide avec sa mission officielle à Londres (juin 1629 - mars 1630) à l'effet d'élaborer le traité destiné à souder l'alliance entre l'Espagne et l'Angleterre; enfin, les dernières années de son activité diplomatique (1631-1635) depuis l'exil de Marie de Médicis jusqu'aux ultimes mais vains efforts déployés par l'artiste dans l'espoir de renouer avec les Provinces-Unies.

Toute cette carrière fertile en rebondissements, en imprévus, est retracée avec minutie, à l'aide de documents d'époque où les tableaux et gravures se taillent la part du lion. Dans le but de garder au sujet cette constance dans l'homogénéité qui en fait, à la fois, la force et l'originalité, les organisateurs ont impitoyablement éliminé toute digression susceptible de rompre cette unité délibérément recherchée. C'est ainsi que l'amateur ne doit pas s'attendre à trouver, accrochées aux cimaises du Steen, ces généreuses compositions bibliques ou mythologiques, comme Rubens aimait les peindre et qui ont contribué dans une mesure appréciable sinon décisive à asseoir définitivement sa réputation, comme il ne doit pas espérer y voir étalés les souvenirs de famille de l'artiste.

En revanche, en sus de son importance sous l'angle d'une meilleure connaissance de notre histoire natio-

Une page du livre commémorant l'entrée triomphale du Cardinal-Infant Ferdinand à Anvers. Cet arc de triomphe représente le Temple de Janus, érigé d'après un projet de Rubens. Théodore van Tuldén en exécuta la gravure.

(Photo Belga.)

l'impulsion de Rubens et dont Lucas Vorsterman et Paul Pontius furent les chefs de file incontestés. Quelques toiles signées Vranckx, J. Breughel le Vieux, Van Stalbemt et Belcamp, cette dernière complaisamment prêtée par la reine Elizabeth II, d'Angleterre, concourent, avec bonheur, à recréer une atmosphère très XVII^{me} siècle à laquelle plusieurs meubles d'époque et une panoplie d'armes viennent mettre le point d'orgue. Une débauche de manuscrits complètent judicieusement cette rétrospective qui, tant au point de vue didactique qu'artistique, n'a pas usurpé l'épithète de remarquable.



Terminons par quelques renseignements pratiques. Rappelons que l'exposition, qui, à la date du 22 juillet avait déjà accueilli plus de dix mille visiteurs, restera ouverte jusqu'au 15 septembre prochain, les jours ouvrables de 10 à 18 heures, les dimanches et jours fériés, de 9 à 19 heures. En outre, les samedis et dimanches seulement, un service d'autobus assure, dès 13 h 35 la liaison entre la gare d'Eppegem et le château du Steen. Le même service est appliqué au retour (dernier départ du château vers 18 h 15). Le catalogue de l'exposition commente, par le texte et l'image, tout au long de ses 182 pages, l'exaltante carrière du peintre-diplomate. Tant par sa présentation impeccable que par sa précision et sa valeur scientifiques, il mérite de retenir l'attention de tous les amateurs d'art et d'histoire. Cette très belle étude peut être acquise au prix de 60 F soit au guichet de l'exposition, soit à notre centre d'accueil, 2, rue Saint-Jean à Bruxelles.

Yves BOYEN.

Le prix de l'entrée générale à l'Exposition Rubens Diplomate a été fixé à 20 francs.

Ce montant est réduit à 10 francs, pour les enfants, étudiants et groupes ainsi que pour les membres de la Fédération touristique sur présentation de leur carte.

Generalcar

organise au départ de Bruxelles (9 heures) une excursion d'un jour à Elewijt, en passant par Anvers et Malines, pour le 26 août.

Renseignements : 1, rue des Colonies, Bruxelles 1 (Tél. : 13.19.19).

La Reine, entourée de MM. Baudouin et Martiny, admire le harnais de Cuirassier de la guerre de Trente Ans (1618-1648).

(Photo Ilet Laatste Nieuws.)

L'histoire mouvementée du Château du Steen à Elewijt

AU cours de cet été, les touristes ont une raison supplémentaire de se rendre au château d'Elewijt. En effet, une importante exposition où est évoqué le rôle actif joué par Rubens dans le domaine diplomatique groupe, en sa résidence champêtre, d'importants documents et œuvres d'art provenant des principales collections européennes. Le mérite de l'organisation en revient au service des Recherches Historiques de la province de Brabant qui s'est acquis la précieuse collaboration du musée installé dans la maison patricienne que le Maître occupait à deux pas du Meir à Anvers.

Tous ceux qui se rendent à Elewijt vivent intensément dans le souvenir du grand artiste flamand dont l'ombre familière les guide au cours de leur visite. Le Maître, bien qu'il ait atteint la soixantaine, est resté actif, élégant et charmeur. Quand sa santé le lui permet, il aime se promener aux alentours et fixer sur la toile les sites reposants de cette région, bucolique entre toutes de notre plantureux Brabant. Au contact de la nature, son art se renouvelle et il travaille sans relâche dans le calme et la sérénité.

Hélène, sa jeune épouse, belle et capricieuse, jette un jeu de fantaisie dans cette vie régulière et illumine ses derniers jours. Ses élèves viennent le voir souvent et collaborent parfois avec lui. Eux-mêmes, plus tard, seront célèbres à leur tour. Ils ont nom Van Dyck, Jordaens, Teniers, Fayd'herbe, Van Thulden, Rombauts, Francis Wouters...

Teniers nous a laissé un précieux dessin exécuté au Steen à cette époque. On le vit à l'exposition d'Art Flamand organisée à Londres en 1927. Le Steen apparaît ainsi comme l'un des hauts lieux où s'évoque le mieux le riche passé artistique de notre pays.

Si le séjour de Rubens apparaît comme l'événement essentiel que connut le château il n'est pas moins intéressant de se pencher sur l'histoire de cette de-

Le Steen, avant sa restauration d'ensemble (1875); aquarelle de Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles. (Photo : Archives de la Ville de Bruxelles.)

meure fort ancienne qui subit des vicissitudes nombreuses au cours de son existence déjà longue.

Position fortifiée.

On a quelque peine aujourd'hui à se figurer le Steen sous l'aspect sévère d'une demeure féodale, hérissée de tours, défendue par des créneaux et des douves qui, d'ailleurs, subsistent en partie devant la façade principale. Il en fut cependant ainsi et cette position fortifiée joua, à l'époque, un rôle défensif entre les villes de Bruxelles et de Malines souvent rivales en ces temps lointains. Elle protégeait, en effet, Vilvorde et le sire de Grimbergen, des incursions venant du nord. Ce fut notamment le cas en 1356 lors des guerres entre la Flandre et le Brabant et en 1585 au cours des guerres de religion. Bruxelles étant tombé aux mains du duc de Parme, le sire de Maulde, Paul de Carondelet, l'un des plus courageux capitaines de l'armée espagnole, occupa immédiatement le Steen.

Wauters, s'inspirant des « Mémoires généalogiques pour servir à l'histoire des Pays-Bas » écrit : « Une nuit, pendant qu'il était absent, le seigneur de Beniastre, capitaine d'une cavalerie de lanciers au service des Etats, vint attaquer le château vers les douze heures; Michel Defaux, caporal de la compagnie de de Maulde, monta aussitôt en selle et, à la tête de ses soldats, chargea les assaillants et s'empara de Beniastre, mais celui-ci avait placé son infanterie en embuscade dans un chemin bordé d'arbres; elle le délivra et s'empara de Defaux, qui fut tué, parce qu'on le prit pour son commandant. A quelque temps de là, celui-ci s'avisait d'un expédient qui ne témoigne guère en

faveur de son humanité : les Malinois, pressés par la famine, coupaient dans les campagnes voisines de leur ville les blés encore verts, et en faisaient du pain, après les avoir séchés dans des fours. De Maulde, pour leur enlever cette ressource, fit amener de Bruxelles les grandes échelles dont on se servait en cas d'incendie; on les plaça côte à côte et des chevaux les traînèrent à travers les campagnes, de manière à briser tous les grains qui s'y trouvaient.

Une longue histoire.

Un acte de 1304 atteste la présence en cet endroit d'un château fortifié bâti en pierres, d'où le nom de Steen, appartenant à un nommé Arnoul de Lapide. Un peu plus tard, le château est aux mains de la branche aînée des Taye, d'origine bruxelloise. Giselbert, quatrième du nom, châtelain du Steen, devint sire de Wemmel par mariage avec Marguerite de Helezies. Henri Taye, seigneur de Wemmel et de Goyck, possédait encore le Steen lorsqu'il épousa Marguerite de Bouchout en 1434. Par relief du 3 novembre 1578 Elisabeth, Oudart, épouse de Jean de Borchgrave releva l'« Hoff ten Steene » du puissant seigneur de Grimbergen.

Les Borchgrave le conservèrent jusqu'au 10 juillet 1586, date à laquelle ils vendirent le Steen à Marie-Christine d'Egmont, l'une des filles du « comte sans tête », veuve d'Oudart de Bournonville, premier comte de Hennin. Les ducs de Bournonville s'en désaisirent assez rapidement au profit du sire de Corbais, Jean de Cools qui l'occupa treize années puis le vendit à Rubens le 12 mai 1635 pour la somme de 95.000 florins de 20 sous, près de 700.000 francs belges actuels. Le Maître, veuf depuis plus de quarante années, s'était, depuis cinq années, remarié avec Hélène Fourment la belle, qui ne comptait que seize printemps (!), était la fille de la sœur de sa première femme et d'un riche marchand de soieries, Daniel Fourment. « J'ai pris, expliqua-t-il, une femme jeune, de parents honnêtes mais bourgeois, bien que tout le monde cherchât à me persuader de m'allier à une dame de la Cour. Mais, craignant de me heurter à l'orgueil, le vice inhérent à la noblesse, surtout parmi les femmes, il m'a plu de prendre une compagne qui ne rougisse point en me voyant prendre en main mes pinceaux... »

Le Maître possédait à Ekeren, dans la banlieue anversoise, une demeure fort agréable qui ne plut guère à la belle Hélène. C'est ce qui poussa Rubens à acquérir le Steen. Il y passa régulièrement les étés et les automnes jusqu'à sa mort survenue à Anvers le 30 mai 1640. La première lettre qu'il écrivit au Steen est datée du 4 septembre 1636. Le dix-sept août 1638 il écrit à Luc Fayd'herbe demeuré à Anvers de venir le rejoindre à Elewijt le plus vite possible et « de fermer bien les portes de l'atelier à l'étage ».

Peu de temps après la disparition du Maître, Hélène, qui ne s'enlisa guère dans le chagrin, convola en secondes noces avec le chevalier Jean-Baptiste de

Broeckhoven, plus tard comte de Bergeyck. Commis des finances, il fut chargé de missions en Angleterre et à Aix-la-Chapelle. Il siégea également au Conseil suprême des Pays-Bas dans la capitale espagnole. Sa mort en 1681 provoqua la vente du Steen pour cause d'indivision entre les nombreux héritiers d'Hélène Fourment. L'un d'eux, Hyacinthe Marie de Broeckhoven, devint président du Grand Conseil de Malines.

Un architecte célèbre.

Le Steen passa ensuite rapidement en de nombreuses mains et notamment en celles de Pierre de Provijns, gouverneur de l'Académie de Bruxelles, et en celles de « noble dame Albertine Françoise de Wynants ». L'un de ses héritiers, seigneur de Hautain le Val et de Sart-Dame-Aveline, directeur des archives, le céda le 5 novembre 1773 moyennant 24.402 florins de charge à Laurent De Wez, notre plus célèbre architecte du XVIII^e siècle.

C'est à cette époque qu'il fut chargé par Charles de Lorraine de bâtir à Vilvorde une énorme prison dite Maison de correction (qui existe toujours) pour y loger les malfaiteurs. C'est alors que disparut le château de cette ville, imposante Bastille qu'il est regrettable d'avoir démolie. Ses plans furent préférés à ceux de Guymard, l'architecte de la place Royale. Le talentueux maître d'œuvre du château de Seneffe et de nombre de nos abbayes se heurta à Vilvorde à des obstructions et à des difficultés nombreuses. Ce fut la dernière œuvre qu'on lui commanda.

A la fin de sa vie, De Wez, désabusé, se retira au château de la Motte à Capelle-Saint-Ulric qu'il avait construit et où il mourut âgé de 81 ans, le jour de la Toussaint de 1812.

De nos jours.

Le château d'Elewijt échut dans la seconde moitié du XIX^e siècle au baron Coppens, d'origine gantoise qui chargea l'architecte E. Carpentier d'une restauration d'ensemble (vers 1875). Elle donna au Steen le visage que nous lui connaissons encore de nos jours. Quelques années avant la restauration, le bourgmestre de Bruxelles Charles Buls, artiste de talent comme on sait, se rendit à Elewijt et dessina le château. C'est un document fort précieux.

En 1914, le Steen devint la propriété du sénateur de Becker-Remy dont le fils le légua par testament au comte de Borchgrave. Remis en vente en 1954 il fut acquis pour 8.800.000 francs par un industriel de Saint-Nicolas-Waes.

Lors de la libération il fut occupé un certain temps par des officiers britanniques. Le prince Bernhard des Pays-Bas se trouvait en visite au château lorsqu'une bombe volante éclata dans son voisinage immédiat et causant quelques dégâts.

Le propriétaire actuel, M. Maison, a largement ouvert les portes du Steen à ceux qui viennent à Elewijt en pèlerinage artistique. Cet été, c'était Rupens le diplomate qui nous attendait.

Emile POUMON.



Vieilles rues, vieux pavés

Un triangle maudit : Isabelle - Terarken Putterie - Ste-Gudule

« Une chirurgie brutale, furieuse, une rage d'assainissement incisait la ville aux quatre veines. »
(Cam. Lemonnier : La Vie Belge).

LES Espagnols usent d'un proverbe pittoresque pour exprimer la tournure des événements qui ne répondent pas à leur attente, pour dire que se produit le contraire de ce qui aurait dû arriver : Partir chercher de la laine et revenir tondu.

Depuis 1903, début des gigantesques travaux de la Jonction, nos architectes, nantis de vastes terrains d'expériences, sont partis chercher de la laine. Nous héritons aujourd'hui d'un Bruxelles galeux, pelé, tondu. Pivotal de l'intraçable capharnaüm, la gare centrale mène le ballet de l'incohérence.

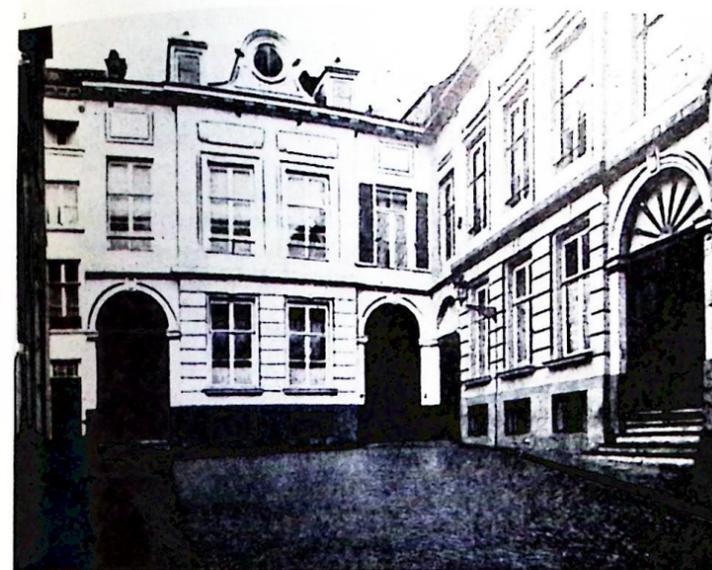
Disons-le tout net : les chevaliers de la brique, architectes, ingénieurs et autorités responsables ont raté le coche. Tous, avec un ensemble parfait, sont passés à côté de la montre en or. A la faveur des démolitions en masse, de grandes choses auraient pu être réalisées. Il n'en fut rien. Au contraire. Le banal l'a emporté sur le grandiose, l'horrible sur le beau. Bâtie en majeure partie sur la pente douce de la vallée de la Senne, Bruxelles aurait pu donner naissance à de magnifiques esplanades. C'était l'occasion d'imaginer de larges terrasses, de ménager de vastes points de vue. Rien de tout cela. Des initiatives localisées, malhabiles, étriquées ! Rien de réfléchi.

Rue Terarken - A l'avant-plan maison du XVII^e s. Dans le fond, la chapelle Salazar et la « nouvelle » chapelle du Saint-Sacrement édifiée en 1854.



Rien de pensé. De plan d'ensemble, point ! On transforme pour le seul plaisir de transformer. Conséquence inévitable : les quelques curiosités survivantes, le touriste les découvre par hasard, au détour d'une rue, au petit bonheur de ses promenades. C'est là le résultat de la politique de l'emplâtre sur une jambe de bois. Au siècle du cinémaracle, du cinémascope, de l'écran large, nos constructeurs abusent lamentablement d'œillères. On travaille à la petite semaine sinon à la petite journée. On rafistole au lieu d'embellir; on confond bricolage et architecture. Ici, on élève trois pâles façades en faux-vieux; là-bas on dresse un horrible building pour Américains en mal de vieille Europe; plus loin on sacrifie trois cents marronniers; ailleurs encore, on éventre un tunnel fraîchement construit. On méprise les vérités les plus élémentaires, l'œuvre de l'architecte ignorant celle de l'urbaniste. Projets farfelus, solutions transitoires. Absence totale d'envergure. Ignorance complète du programme préliminaire.

Purs produits d'une époque qui enfanta Le Corbusier, nos constructeurs n'ont pas même su montrer les dignes héritiers de ceux qui, voici deux cents ans, imaginèrent le vaste ensemble néo-classique qui entoure le Parc Royal, pas plus qu'ils n'ont tiré de leçon du travail entrepris autour de la cité par Vifquain et Vanderstraeten, durant la première moitié du XIX^e siècle. C'étaient là, cependant, deux exemples excellents d'entreprise à grande envergure et les magnifiques boulevards extérieurs qu'ils nous offrent feront bien souvent réfléchir (?) ceux qui remplacèrent cette ceinture de verdure par un carcan de béton.



L'angle de la rue Isabelle et de la rue Terarken.
Façades Louis XVI.

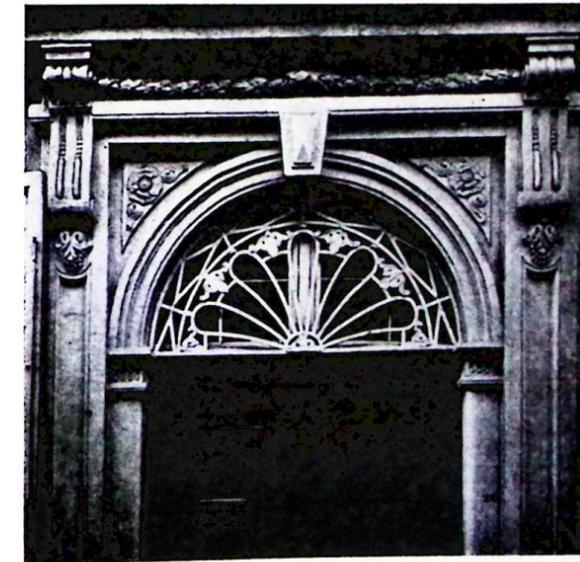
Mais le procès de ces égarements est-il encore bien nécessaire ? Non, sans doute. Inutile, il l'est doublement. D'abord parce que chacun s'aperçoit aujourd'hui que les erreurs commises furent énormes; ensuite parce que le mal est tel qu'il est devenu irréparable. Du moins dans l'immédiat.

Il faudra vraisemblablement attendre un autre siècle pour voir quelqu'un oser porter la main sur le bric-à-brac qui défigure Bruxelles depuis la gare du Midi jusqu'à celle du Nord, en passant par le monstre signé Horta-Brunfaut. Très certainement, nos descendants condamneront, avec la sérénité que leur confèrera le recul du temps, nos blousons noirs de l'architecture dite fonctionnelle.

La Maison des Arbalétriers, en 1910, rue Isabelle.



Déjà, l'on s'interroge. Des esprits lucides se demandent si cette trop célèbre Jonction fut vraiment un mal aussi nécessaire qu'on le prétend. En admettant qu'ils se trompent et qu'il était indispensable d'en affubler Bruxelles, il est permis aujourd'hui de déplorer la présence, à travers la ville, de cet immense boulevard dont on n'a pu faire qu'une banale voie de communication. Quelle aberration de s'imaginer qu'une grande cité moderne n'a besoin que de parkings et d'autoroutes ! Il lui faut également des promenades, des portiques, des lieux de repos ! Que diable, faut-il systématiquement supprimer le rêve, l'évasion ? Doit-il vraiment être interdit de baguenauder, le nez au vent, de prendre l'air du temps et de suspendre le vol des heures qui passent ? C'est en tout cas, semble-t-il, l'objectif essentiel de nos reconstruc-teurs qui ont définitivement subordonné l'homme à la machine. Qui donc songerait encore à déambuler,



Porte cochère rue des XII apôtres.

pour le plaisir, le long du boulevard de l'Empereur ou de ses prolongements ? Et peut-on imaginer spectacle plus désolant que le même quartier après l'écoulement du flot des bureaucrates, ces moutons de Panurge des temps modernes ? Léopold-le-bâisseur, s'il revenait parmi nous, n'en croirait pas ses yeux, lui qui disait : « Une ville comme la nôtre doit être belle ! »

Belle ! Ville sans rivière, ville sans fontaines, bien-tôt ville sans arbres, Bruxelles s'achemine vers un éœurant anonymat. Il est loin le temps où notre ville était considérée comme les « délices de Pays-Bas ». Aujourd'hui, il faut avoir recours à ses derniers vieux coins pour connaître fugitivement les dernières joies de l'évasion. Parfois même il faut faire plus : remonter dans le temps et faire appel à ses souvenirs, fouil-

ler des archives, parcourir d'antiques photos pour se faire une idée fugace du vrai visage de Bruxelles.

* * *

Aux murs qui flanquent l'entrée principale de la gare centrale, deux hauts-reliefs signés Leplae rappellent au passant les quartiers condamnés par la Jonction. Maigre consolation en regard des valeurs historiques disparues. Ici s'étalait, il y a un demi-siècle à peine, un vaste triangle, riche en curiosités de toutes espèces, compris entre le Treurenberg, la Place Royale et les Galeries Saint-Hubert. Les rues qui le sillonnaient s'appelaient Isabelle, Terarken, Nuit-et-Jour, des 12 apôtres, de la Putterie, etc... Noms aux consonnances pittoresques, leur énoncé seul composait un joyeux poème.

Durant deux siècles, du XII^e au XIV^e les Juifs eurent ici leur ghetto, à droite de l'emplacement du Palais des Beaux-Arts. Pendant longtemps, quatre escaliers, les Jodentrappen, rappelèrent leur souvenir. Un seul a subsisté : celui du Ravenstein, connu à travers notre histoire sous les noms de ruelle de Meldert, Montagne des Juifs, rue Saint-Laurent et rue des Droits de l'Homme. Les trois autres, — escaliers Notre-Dame, Saint-Roch et Villa-Hermosa — ont disparu. C'est en 1370, sous Wenceslas, que les Juifs accusés de profanation d'hosties consacrées furent persécutés et chassés de leur domaine. Le duc donna asile à certains d'entre eux, après avoir confisqué tous leurs biens. Les autres finirent sur le bûcher. Sur le territoire devenu disponible, les nobles brabançons vinrent s'installer à l'ombre de la Cour : les Meldert, les Clèves-Ravenstein. L'hôtel de ces derniers a subsisté jusqu'à nous. Un autre, l'hôtel Dupuich, succomba sous la pioche en 1909. Deux siècles auparavant, David Teniers II y logeait.

* * *

Là où se dresse aujourd'hui la façade latérale de la Banque du Congo, rue Terarken, s'élevaient jusqu'en 1908 deux chapelles. L'une, la petite chapelle du Saint-Sacrement, dite Chapelle Salazar, fut construite par Gilles Vanden Berghe en 1436 : Restaurée en 1735, elle était faite pour défier le temps et ses outrages. Bienheureuse ville qui peut se permettre l'abandon



Rue des Finances, en 1908 (démolie en 1910).

nom à l'Infante d'Espagne qui la fit percer en 1620. Comme la nouvelle artère traversait les locaux occupés par les Arbalétriers, la princesse les dédommagea en leur faisant construire, cinq ans plus tard, un vaste bâtiment de forme carrée. Pendant longtemps, la « Domus Isabellae » abrita les fêtes et agapes du Grand Serment.

* * *

A deux pas, la défunte rue des Finances rappelait qu'ici, en 1733, le Conseil des Finances transporta ses bureaux dans ce qui restait du Palais du Cardinal Granvelle. Auparavant, elle s'appelait rue du Paon, petite rue d'Angleterre et rue de la Cuiller à Pot. Cette curieuse dénomination mérite qu'on s'y arrête un instant. En fait, nous nous trouvons ici dans un quartier parcouru jadis de rivières et de sources. Comme leur eau était réputée fort saine, les habitants de la ville en réclamèrent le bénéfice et, vers 1300, le magistrat fit creuser un vaste réservoir emmurailé. On l'appela le « Grote Pollepel » ou Grande Cuiller à Pot. Au début du XV^e siècle, le « Cleyn Pollepel » lui fut adjoint. Au XV^e siècle on rebâtit le premier des deux qui devint alors un magnifique puits en pierre blanche. Chose ignorée généralement des Bruxellois, ses éléments furent sauvés lors des démolitions. Qu'attend-on pour réédifier quelque part ce témoin de notre passé ?

de tels trésors ! La chapelle aura eu une existence fort éphémère puisqu'elle datait à peine de 1856. Toutes deux ont été reconstituées avec fidélité rue Van Maerlant, entre la rue Belliard et la chaussée d'Etterbek, par les Dames de l'Adoration Perpétuelle, ex-locataires de la rue Terarken.

Cette dernière doit son nom à l'hospice de Terarken installé ici au temps jadis. Au début du XIV^e siècle, on l'appelait Inghelantstrate, c'est-à-dire rue d'Angleterre. Faut-il y voir le rappel de la visite que fit Edouard II à son beau-frère le Duc de Brabant en 1298 ?

Plus ou moins parallèle à la rue Royale, la rue Isabelle décrivait une vaste courbe et reliait la rue Terarken à celle des 12 apôtres. Elle devait son

Le quartier des deux « Pollepois » fut aussi celui des bains publics ou étuves fort à la mode au Moyen Age. Au temps du ghetto, un juif nommé Hedzin exploitait ici un de ces établissements. « A la fois maisons de bains et maisons de plaisir, les étuves étaient extrêmement fréquentées; il y en avait pour toutes les bourses; c'étaient à peu près les cafés actuels, si l'on tient compte, bien entendu, de la différence des mœurs. En effet, les deux sexes y étaient souvent mêlés. La coutume d'Alost porte que les hommes et les femmes ne peuvent se rendre simultanément aux

maisons de bains), sauf le samedi. Hommes et femmes n'avaient parfois qu'une seule chambre pour s'y déshabiller. La salle principale, où l'on maintenait une température élevée, renfermait de vastes baignoires de forme ronde, et des bancs en terrasse sur lesquels on s'asseyait pour transpirer. De l'eau versée sur des pierres fortement chauffées produisait une vapeur abondante. Les frictions, le massage, les ablutions tièdes, enfin la sieste complétaient les opérations du bain. » (Vanderkindere : Le siècle des Artevelde.)

Au XIV^e siècle, Bruxelles comptait une douzaine de ces étuves. Dans le quartier qui nous occupe, outre celle du juif Hedzin, acquise après 1370 par un certain Daniel Jacquemijns, puis par un certain Vanden Berghe, il y avait celle dénommée UTER STOVEN, de Nicolas Van der Biesthorst, celle à l'enseigne « KEIZERRIJKE » (l'Empire), celle du POLLEPEL et le BORREKENSSTOVE. Les autres étaient disséminées en ville, une ville toute de frivolités, de jeux, de plaisir. Il n'y a d'ailleurs qu'à en croire le rondeau que le poète Eustache Deschamps composa chez nous entre 1380 et 1383 :

Adieu, beauté, liesse, tous déliz,
Chanter, dancer et tous esbatements !
Cent mille foys à vous me recommans.
Brusselle, adieu, où les bains sont jolys,
Les estuves, les fillettes plaisans !
Adieu, beauté, liesse et tous déliz !
Belles chambres, vin de Rin, molz liz,
Connins, plouviers, et capons, et fesans,
Compagnie douce et courtoises gens,
Adieu, beauté, liesse et tous déliz.

* * *

C'est encore à l'histoire des hosties volées et « cou-telées » par les Juifs que la tradition populaire fait

appel pour expliquer l'appellation de « rue des Sols ». Cette dénomination rappellerait, dit-on les 60 moutons d'or que reçut le voleur, Jean de Louvain, pour l'accomplissement de son forfait. Le rapport est en réalité peu vraisemblable. Si la profanation eut lieu dans l'ancienne synagogue de la rue Terarken, aucune tractation financière ne s'opéra jamais ici, mais bien à Enghien, résidence habituelle du Juif Jonathas qui fut à l'origine de l'affaire. Selon Guillaume Des Marez, il s'agirait plutôt d'une mauvaise interprétation de rue *Scovaert*, du nom des Scovaert qui y

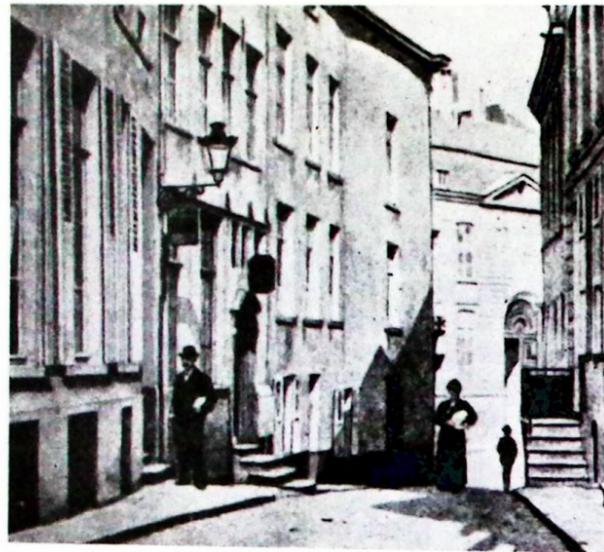
possédèrent une propriété. Toujours selon Des Marez, *Scovaert* aurait donné *Stovaert*, puis *Stuevaert* et enfin *Stuever* que l'on assimile tout naturellement à sou ou sol. Solution élégante et érudite. J'y vois néanmoins une faille : on trouve la première trace de nom de cette ruelle dans le cartulaire de Coudenberg, cité par Wauters, en 1930. Elle s'appelle déjà *Stoeverstrate*. De même le cartulaire de Terarken, en 1412, cite le même nom. En 1432, petite modification : *Stoeverartstrate*. Ce ne sera que dans un livre censal de 1608 que l'on verra « *Stoevaertstrate* ». Ceci semblerait donc ruiner la théorie de Des Marez. Quelle est la vérité ? Voilà qui est malaisé à définir. Mais ne faut-il pas plutôt rechercher l'origine du nom dans la présence en ces lieux des nombreuses étuves citées plus haut et le mot *Stoeverstrate* ne signifie-t-il pas tout bonnement rue de l'Étuve ? Après tout, la vraie rue de l'Étuve, celle de Manneken Pis, s'appelait à la même époque, c'est-à-dire au

XIV^e siècle, *Stoefstrate*. Cette solution me paraît en valoir une autre encore qu'elle n'explique pas la dénomination de « rue des Sols ».

Dernier témoin de ce quartier Isabelle et Terarken, la Montagne des Aveugles reliait la rue des Finances au Marché aux Bois. Tour à tour Vladeberg, rue Verte, rue Montagne des Aveugles ou Blindenberg, elle rappelle sans doute l'existence en ce secteur isolé d'une sorte de cour des Miracles, refuge des mendians de toutes espèces. A proximité, un marché aux bois (houtmerct) se tint dès le XV^e siècle afin de décongestionner les marchés encombrés de la grand'place. Là s'élevait le vieil hôtel d'Ursel que Marguerite du Blioul vendit à Conrad, baron d'Hingene, en 1600, père du futur comte d'Ursel. Il a tenu bon jusqu'en 1961, date à laquelle « on » décida qu'il serait avantageusement remplacé par un building qui dresse



Entrée des impasses de l'Enfer et de la Pervenche, rue de l'Impératrice, en face de la rue des Sols.



Entrée de la rue Montagne des Aveugles, en 1894.
Dans le fond, on aperçoit l'hôtel d'Ursel.
(aquarelle de Carabain).

son arrogante silhouette au-dessus de la ville meurtrie.

Au-delà de la limite constituée par les rues Cantersteen, de l'Impératrice et le Marché-aux-Bois, s'étendait un quartier distinct du précédent, en direc-

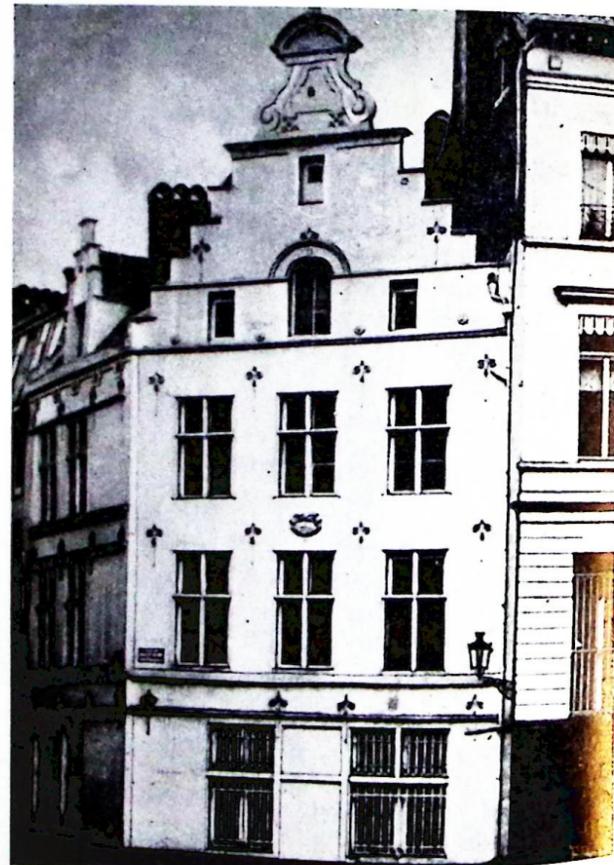


Maison avec pignon à volutes de 1684. (Rue de l'Impératrice, à l'entrée de la rue Nuit et Jour).
Démolie en 1911.

ghen »; rue de la Bergère qui rappelait l'ancienne auberge « Het Herderinneken »; rue du Marquis, en souvenir du séjour que fit chez nous le marquis de Spinola.

Angle de la rue de la Putterie et du Marché-au-Bois, en 1906. Façade de 1682. Pignon à gradins et fenêtres à meneaux.

Photos : G. Winterbeek.



tion de la rue de la Montagne. Traversé d'autre en outre par la rue de la Putterie, il abritait des ruelles pittoresques aux noms caractéristiques : rue Nuit-et-Jour, dont Henne et Wauters disaient qu'on l'appelaient ainsi « parce qu'il n'y régna jamais qu'une lueur douteuse », ce que le nom flamand traduisait mieux « Tussen Dach en Nacht » (entre Nuit et Jour); rue des Armuriers, autrefois rue du Verger, rue du Bogard, rue du Ceinturon, rue des Ceinturonniers, rue du Harnais et enfin rue de la Casquette; rue des Longs Chariots et petite rue des Longs Chariots, du nom d'une vieille maison dite « den Langhen Wa-

Quant à la rue de la Putterie elle-même, elle s'appelle successivement « Puttenbol » et « Puttenbof » aux XIII^e et XIV^e siècles. Elle semble donc devoir son nom aux nombreuses sources que l'on y rencontrait : la « CAMBORN », la fontaine « BLOEMART », la source « DEN CRETS » et d'autres encore. Ici fut fondé au XV^e siècle un couvent des Frères de la Vie Commune.

Troisième tiers de ce triangle maudit, le quartier attenant à Sainte-Gudule, avec ses rue du Coude, rue du Gentilhomme, rue de la Chancellerie, rue des Paroissiens, s'étirait vers le Treurenberg, cette antique Montagne des Pleurs fermée au Moyen Age par la porte Sainte-Gudule. Celle-ci devint prison de Ville au XVI^e siècle. Sorte de Bastille de chez nous, elle donnait asile à des prisonniers de marque et ses profonds cachots dits « la chambre obscure » et le « Chant d'Oiseaux » constituaient généralement l'antichambre de l'échafaud. On démolit la célèbre prison au XVIII^e

siècle, sans qu'une révolution fût nécessaire, pour la remplacer... par une autre !

Il y aurait bien d'autres choses à dire à propos des sites disparus dans Bruxelles depuis quelque 60 ans. Il en est, faut-il le dire, bien d'autres que ceux évoqués rapidement ici. Leur nomenclature serait fastidieuse tant elle serait longue. D'autre part, cette besogne d'exhumation présente quelque chose d'infiniment affligeant. Non pas qu'il faille systématiquement verser une larme sur ce qui n'est plus; non pas qu'il faille nier l'évidente nécessité de s'adapter aux temps nouveaux; mais bien parce que, ainsi que je l'ai dit au début de cet article, le discernement nécessaire n'a pas toujours présidé aux démolitions, encore moins aux reconstructions. A la place de sites authentiques, de beautés architecturales indiscutables, on n'élève pas grand'chose de valable.

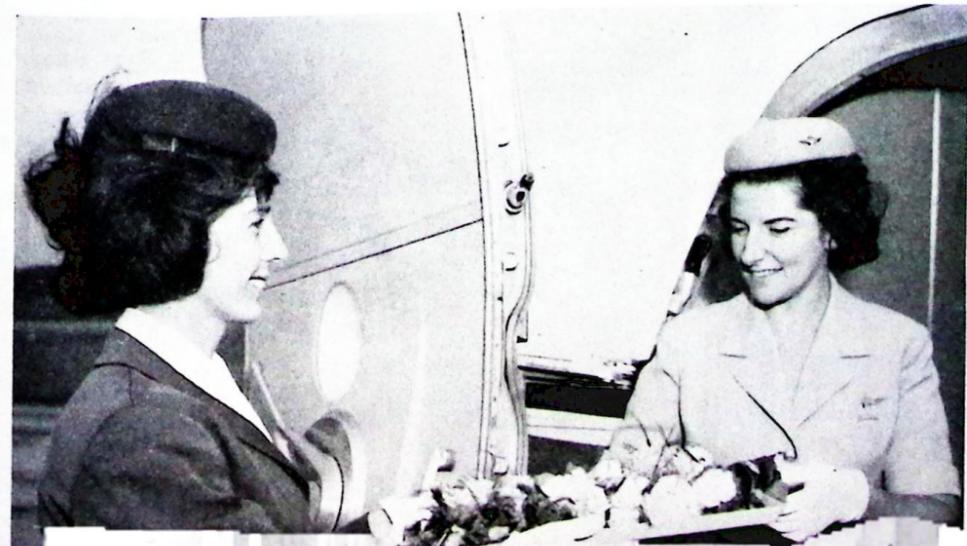
Et cela est douloureusement regrettable !

Georges WINTERBEEK.

Des fleurs belges aux quatre coins du monde

DEPUIS le début du mois de juillet, les passagères des lignes aériennes belges font l'objet d'un particulier hommage de la part des fleuristes belges. Ces derniers mettront, en effet, durant trois mois à la disposition de la Sabena, des roses et des œillets que les hôtesses de l'air remettront à plusieurs centaines de passagères de toutes nationalités qui emporteront ainsi vers le Canada, les Etats-Unis, le Mexique, l'Allemagne, l'Autriche, les Pays-Bas, le Royaume-Uni, le Danemark et la Suède, un souvenir à la fois fleuri et souriant de la Belgique.

Cette initiative est l'un des aspects de la campagne « Belgique fleurie — Belgique plus belle » lancée cette année par le Commissariat Général au Tourisme de Belgique en collaboration notamment avec la Fédération belge des Organisations professionnelles de Fleuristes, l'Office National belge des Débouchés Agricoles et Horticoles et de nombreux organismes officiels et privés.



A la recherche des MUSÉES BRUXELLOIS

VOULEZ-VOUS m'accompagner, en bonne camaraderie, dans certaines visites inhabituelles ?

Le MUSEE Antoine WIERTZ (1806-1865) par exemple, vous y êtes-vous jamais rendus ? — Caché parmi les arbres et les fleurs, dans un quartier écarté, au milieu d'une rue calme, dans la maison même du peintre qui en assura la fondation : c'est là, rue Vautier, au n° 62.

On se croirait transporté dans une province oubliée, à l'abri du tumulte d'une grande ville. Un jardinet campagnard précède la maison. — Tranquillité... silence...

Le gardien me dit que pendant la période d'été les visiteurs sont principalement américains. — J'y étais seule, cette fois-là.

La grande salle d'exposition, de proportions monumentales, abrite des toiles démesurées : peinture d'apocalypse, violente, déchaînée; imagination délirante, mais aussi quelques figures exquises de femmes, d'enfants, de bêtes ! Dans l'un des coins de cette salle, traces d'une fresque : une femme pousse une porte et donne l'impression très nette qu'elle va réussir à entrer. Un chien, presque vivant, sommeille devant sa niche.

Le génie puissant de ce dinantais, peintre d'histoire, m'écrase par son souci constant du colossal.

Quittant cette immense salle très claire, je suis les méandres de couloirs étroits qui aboutissent dans des pièces petites, sombres, qui n'étaient certainement pas vouées à leur destination actuelle : l'exposition de tableaux à dédicaces féroces, d'études, d'esquisses agrémentées de phrases vengeresses. Pourtant, c'est curieux à voir. Dans une vitrine : la palette du peintre, des objets lui ayant appartenu, etc...

A propos, j'ai eu le privilège d'admirer chez un

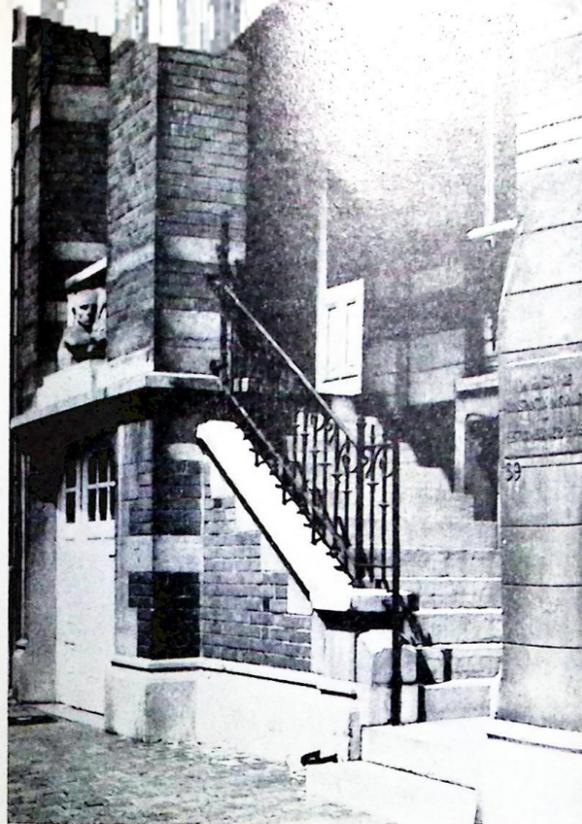
collectionneur bruxellois plusieurs tableaux originaux de WIERTZ dont les copies se trouvent dans ce musée. Cependant, la plus grande partie de son œuvre est réunie, ici.

J'ai voulu connaître aussi le MUSEE Camille LEMONNIER (1845-1913) installé, depuis 1945, au 1^{er} étage de la MAISON DES ECRIVAINS BELGES, chaussée de Wavre, au n° 150.

Un escalier à très belle rampe en fer forgé m'y conduit. Deux salles sont consacrées à la mémoire de l'écrivain. Dans l'une, dont les hautes fenêtres prennent le jour sur une cour spacieuse ombragée par un marronnier, se trouvent rassemblés : son premier manuscrit (« L'homme, la femme, le coq et l'arbre ») aux environs de 1868 et son dernier (« Une vie d'écrivain ») commencé en 1911 (presque illisible celui-ci !); les éditions originales de ses œuvres en diverses langues; une collection de tableaux de contemporains léguée par la fille du grand homme; des vitrines contenant plusieurs autographes de personnalités illustres, comme le roi Albert, Léon Bloy, etc...; photos; caricatures; son buste par Jef Lambeaux; d'autres bustes; des portraits — moustaches en bataille — dus aux talents de Victor Gilsoul, Emile Claus, Van Strydonck.

Dans l'autre salle on a reconstitué le cabinet de travail que Camille LEMONNIER avait rue du Lac à Bruxelles. On y peut voir ses meubles, dont une bibliothèque à trois corps bourrée de livres et d'albums d'art; une autre, plus petite, normande, dans laquelle sont enfermées les

Le portrait de Constantin Meunier, exécuté, grandeur nature, par son ami intime Isidore Verheyden.



La maison modeste, pareille à des centaines d'autres, que Constantin Meunier fit construire rue de l'Abbaye 59, non loin du Val de Cambre, et qui a été transformée en musée.



Le hall d'entrée.

Peintre et sculpteur bruxellois (1831-1905), Constantin MEUNIER fut un grand maître belge mais aussi l'un des plus illustres artistes de son époque; son influence fut considérable sur l'art contemporain.

C'est le produit de la vente à l'Etat de son fameux Monument au Travail, œuvre d'un gigantesque relief, relevée de ronde bosse, qui lui permit de bâtir, après bien des vicissitudes. Cette maison, fort agréable, agencée par les soins de l'artiste, contient environ 200 sculptures et moulages; 120 tableaux; de nombreuses aquarelles; des pastels et d'innombrables dessins qui ne peuvent être exposés tous, faute de place ! Longtemps d'ailleurs la peinture prévalut sur la sculpture dans la vie de l'artiste.

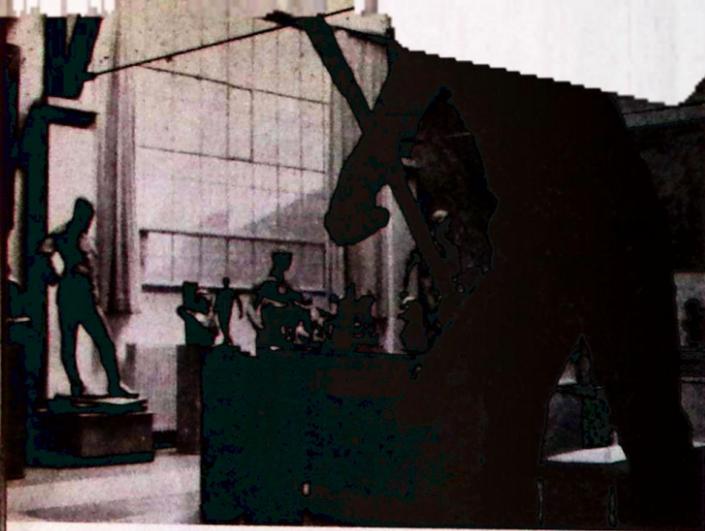
éditions de grand luxe de ses œuvres, hommage de ses admirateurs; un secrétaire d'époque en bois fruitier; un beau fauteuil ancien; des canapés profonds et lourds; un poêle en majolique blanche. Les murs sont décorés de tableaux, de portraits. Sur la cheminée, deux charmantes statuette en buis d'art liégeois.

Nous continuerons notre promenade dans le domaine des Arts en allant à la recherche de l'atelier de CONSTANTIN MEUNIER dans la maison qu'il fit construire et où il mourut.

Une longue galerie très accueillante.



Escalier menant de la galerie à l'atelier.



Un vaste pavillon lui servait d'atelier.

Pour en revenir à cette demeure, il est regrettable de devoir constater l'insuffisance et la défectuosité de l'éclairage électrique. L'Etat, propriétaire de l'immeuble depuis 1937, pourrait y faire remédier, ce me semble ?

Le rez-de-chaussée est consacré à l'exposition de tableaux (entre autres le fort beau portrait de Madame Camille Lemonnier, par C. Meunier, et celui de l'artiste grandeur nature, par Isidore Verheyden qui fut son ami intime) et de bronzes et étains, parmi lesquels les têtes adorables de ses petits-enfants; les bustes de sa femme, de Verhaeren, Zola, Camille Lemonnier, etc... Une vitrine renferme sa pipe, ses outils, un bel ivoire : le Christ mort étendu, don de Léopold II au moment de la découverte du Congo.

Puis on emprunte une longue galerie, très accueillante, longeant le jardin dont les murs sont rouges de roses épanouies.

Les cimaises, ici aussi, sont couvertes d'études mises côte à côte : moines dans toutes les attitudes (il

séjourna à la Trappe); ouvriers dans l'effort; paysans massifs et vrais; esquisses rapportées de son séjour en Espagne; quelques sujets funèbres; la réplique du crucifix en bronze placé sur sa tombe au cimetière d'Ixelles.

Dans le fond du jardin, un vaste pavillon servait d'atelier. On y accède par la galerie. Dans une belle lumière naturelle sont exposées des œuvres sculptées dans le bois. Notamment une grande Pieta qui embellissait le bureau du Cardinal Mercier et la réplique du groupe « la Trinité » qui figure à l'Eglise du Sablon.

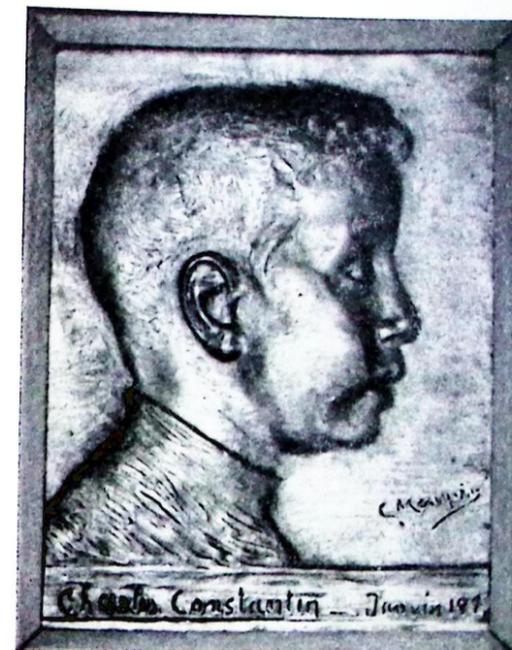
Constantin Meunier travailla le bronze vers la cinquantaine seulement. Il trouva peu d'acheteurs de son vivant. Il fut Professeur à l'Académie de Louvain et, plus tard, à celle de Bruxelles. Puis il rejeta ces contraintes pour se retrouver entièrement libre de créer.

On a rassemblé dans l'atelier les plus importantes de ses œuvres en bronze et répliques en plâtre : certains panneaux du célèbre Monument au Travail; la splendide « Maternité » épanouie qu'on retrouve dans l'une des figures du monument Zola et à laquelle il travailla encore la veille de sa mort; l'émouvante Mater Dolorosa; le « Semeur » et « l'Été » du Jardin Botanique; « l'Abreuvoir » du square Marguerite; et d'autres... bien d'autres !

Au mur, une copie monumentale, exécutée par C. Meunier en 1880 pour compte de l'Etat, de la magistrale « Descente de Croix » (peinte vers 1548 pour l'église de Santa Cruz, puis transférée à la cathédrale de Séville) du flamand Pieter de KEMPE-NEER, dit Pedro Campana, dit (en français) Champagne, dit (en flamand encore) Van de Velde qui appartient à l'Ecole espagnole de par son œuvre et sa vie.



« Maternité ».



Charles Constantin :
Un de ses « Petits-enfants ».

Peinture, littérature, sculpture..., connaissez-vous rien de mieux pour exalter l'âme, rafraîchir l'esprit, vivifier le cœur ?

Geneviève HEMELEERS.

La visite s'achève. Il manque dans ce musée fort intéressant, quelques sièges, des fleurs, des plantes pour donner l'impression que continue la vie « du plus classique des grands sculpteurs modernes », comme disait de lui son ami Camille Lemonnier.

Regagnant l'avenue Louise, je suis passée devant la maison où Henry CASSIERS (1858-1944), peintre de marine et paysagiste, vécut et mourut rue de l'Abbaye au n° 12.

Le « Semeur » du Jardin botanique domine Bruxelles.
(Photos Hombroeck.)

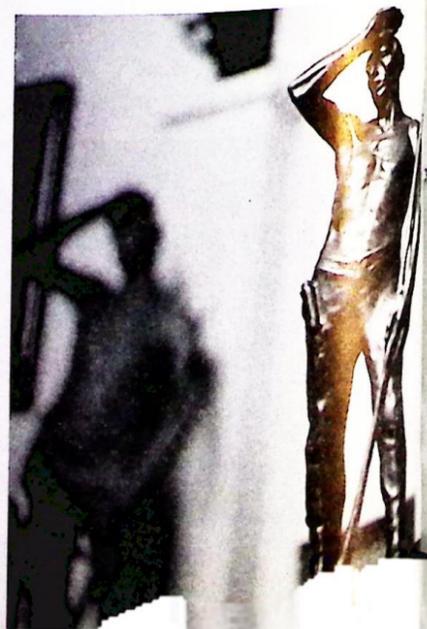
« Le Carrier ».



Tête du « Débardeur ».



« Juin » ou « Le faucheur au repos ».



Exquise
charmante
et dansante
La mode Viennoise



SALZBOURG.

Sobre et seyant, ce tailleur de lainage noir, s'éclaire d'un vaste col de guipure blanche, apparenté d'ailleurs au chapeau de feutre qui parachève l'ensemble. (Rudolf Hagen.)

SI Paris et Florence sont habituellement désignées comme capitales européennes de la mode, Vienne elle aussi se distingue par une élégance discrète et raffinée, par une manière d'habiller les femmes avec éminentement de grâce et d'attraits.

Mode raisonnable, peut-être ?

Mode charmeuse, en tous cas, où la mesure et la simplicité se conjuguent pour nous offrir des vêtements de jour et de soir, de voyage et de sport, du linge et des tricots particulièrement séduisants.

INNSBRUCK.

Traité en laine et léacril, ce trois-pièces accorde à la jupe droite, une marinière simple, taillée en biais sous le paletot à manches raglans et col important. (Dobyhal.)

Discretion.

L'atout majeur de la silhouette viennoise est basé sur la discrétion qu'elle traduit, sur la douceur et la féminité dont on retrouve peu d'exemples, par ailleurs.

En flânant, de ville en ville, et de boutiques en magasins, le promeneur est conquis par la nonchalance distinguée des jeunes femmes vêtues de cotons clairs et de soies imprimées.

Il y retrouve certain romantisme et un climat nuancé, très différent de celui qu'il connaît en France et en Italie, moins agressif et moins extravagant.

VIENNE.

Les tricots viennois ont une réputation qui largement dépasse les frontières de l'Autriche, voire de l'Europe. Ici présentés en jaune soleil ou bleu céleste, ces tailleurs s'agrémentent d'une broderie originale autour de l'encolure et du devant (Modette) - I.W.S.



KLAGENFURT.

Imprimée de pastilles sombres sur fond pâle, cette robe en soie de coupe chemisier peut habiller tous les âges. Son corsage strict et sa jupe toute plissée sont toujours actuels. (Regina.)

Plein été.

Au soleil, dans les champs et près des lacs, dans les bois et les villages, les couleurs éclatantes ont droit de s'imposer. Leur contraste avec la verdure ambiante est merveilleuse et rajeunissante.

Tous les jaunes et les rouges, les tons d'abricot et de melon, les bleus d'azur et de Perse, les turquoise et verts acides, les blancs souvent mêlés de noir, les roses tendres ou fulgurants, cette palette éclaboussée de lu-





GRAZ.

Estival et rayé, cet ensemble à taille libre et jupe plissée, convient aussi bien en voyage que pour la ville. La marinière, boutonnée en double rang est privée de col et de manches, mais ceinturée simplement. (Régina.)

LINZ.

Classique et toujours facile, le tailleur en terylène marine ou noir, se complète obligatoirement d'un corsage blanc, apparent sous les revers effilés, voire en guise de parements des manches trois-quarts. (Régina.)

BADGASTEIN.

Nette et séduisante, cette robe en jersey de laine marine s'orne d'une découpe en biais que termine un ruban noué. Les manches courtes et l'encolure dépouillée autorisant le port de colliers baroques ou précieux. (Sport Nouvelle) - I.W.S.



mière permet aux modélistes de limiter à l'essentiel la coupe des robes et des tailleurs, des costumes de loisirs, dont la ligne et la couleur signent l'actualité.

Shopping improvisé.

Si vous partez en touriste, vers ce pays de charme et d'élégance authentique, vous en rapporterez probablement quelque souvenir tangible, voire l'une ou l'autre « coquetterie » dont vos amis vous feront compliment.

Parmi elles, peut-être choisirez-vous :

- Un corsage de guipure (de Vorarlberg) à mettre sur une jupe stricte ou dans un tailleur sombre.
- Un sac du soir, en satin pastel, enrichi d'un fermoir-bijou.



- Une paire d'escarpins en cuir clair, perforés autour de l'empeigne que termine un nœud souple.
- Un chapeau de mousseline drapée, fleuri d'une rose sur l'oreille.
- Un foulard de soie naturelle, délicatement imprimé de motifs abstraits.
- Un ensemble de jersey, ourlé d'un motif de teinte opposée. Soit un ruban double, apparemment incrusté. Soit une guirlande de fleurs stylisées.
- Un tailleur imperméable, plus pratique pour le voyage et l'été qu'un manteau de même usage.
- Une parure de nuit, alliant la chemise de linon pointillé (en deux

tons) à la robe d'intérieur de même étoffe, et parachevée d'un volant à l'encolure et à l'ourlet.

- Une série de bracelets dorés, émaillés de pierres multicolores.
- Une trousse de voyage en percale imprimée, à poignées de bambou.
- Etc., etc.

N'oubliez pas...

...que la mode autrichienne est faite en été pour la promenade et le bain, pour le relaxe et le camping. C'est donc là que vous trouverez l'équipement le plus rationnel et le plus complet de vos vacances.

A moins que déjà, vous ne songiez aux sports de neige, aux joies du patinage et du ski, à de nouvelles tenues et à d'autres fantaisies que vous apporterez les prochaines saisons...



SCHUBERT.

Jeune et frivole, cette robe à danser est exécutée en organdi rebrodé de pastilles contrastées. L'encolure horizontale se noue de satin aux extrémités, tandis que la jupe à volants semble s'enrouler autour de la taille que fleurit une rose de mousseline. (Franz Mäser.)

Dans ce cas, n'hésitez pas. Dévalisez les boutiques élégantes, les grands et petits magasins de Vienne ou de Salzbourg, des villes et des villages que vous traverserez.

FRANÇOISE.

MOZART.

Romantique et gracieuse, cette robe de gala en guipure blanche s'étoffe d'une étole et de motifs drapés en organza vert nil. (Modèle Henrik.)



L'exposition ARS SACRA ANTIQUA à Louvain

A Louvain, l'admirable Musée Vanderkelen-Mertens a fait une cure de Jouvence. Il a été rénové entièrement grâce au travail fervent de quelques hommes d'action et de goût.

L'exposition *Ars Sacra Antiqua*, dont les trois coups inauguraux viennent d'être frappés il y a quelques jours, a été le prétexte de cette heureuse rénovation. Organisée par l'Administration communale de la cité universitaire avec l'appui de la Province de Brabant et de l'Etat, cette exposition a été mise sur pied et aménagée par un petit groupe de spécialistes parmi lesquels des professeurs de l'*Alma Mater* et des conservateurs de musées ou de collections publiques.

On avait d'abord pensé organiser cette exposition dans le cadre pluriséculaire de la collégiale Saint-Pierre et de la faire coïncider avec la réouverture de l'entière de celle-ci au culte. Vraisemblablement fondée vers l'an 1000 par Lambert le Barbu, comte de Louvain, l'église Saint-Pierre a beaucoup souffert, tout au long de son existence, de la faute des instincts belliqueux de l'homme et de son imprévoyance. Incendiée en 1176, à nouveau détruite par le feu en 1373, sinistrée à plusieurs reprises et, notamment, en 1914-1918 et en 1940, il a été nécessaire d'entreprendre, au cours de ces dernières années, sa restauration. Celle-ci est quasiment terminée. L'exposition *Ars Sacra Antiqua* aurait pu, sans trop de difficulté, y être logée. On a toutefois préféré l'installer au musée de la rue de Savoie pour des raisons pouvant être qualifiées de techniques : salles climatisées... L'ambiance « atmosphérique » de la collégiale constituait un certain danger, voire un danger certain, pour certaines œuvres d'art fort anciennes et fort délicates, supportant mal l'installation en un lieu d'une humidité relative.

Ars Sacra Antiqua célèbre donc, à sa manière, la prochaine réouverture de l'ensemble collégial. Le but initial de ses promoteurs était de rassembler, dans toute la mesure du possible, toutes les œuvres d'art ayant fait partie, à l'un ou l'autre moment, du patrimoine de Saint-Pierre. Cet audacieux projet a dû être abandonné pour des raisons bien compréhensibles. Certains des œuvres d'art ayant appartenu jadis à Saint-Pierre se trouvent actuellement dans de lointains pays étrangers, farouchement opposés à leur



Trône de Grâce
(début du XVI^{me} siècle)
Couvent des Sœurs Noires.

donner l'autorisation de franchir les frontières.

Les organisateurs ont donc renoncé à leur première idée mais ils ont toutefois tenu à donner une place prépondérante aux œuvres d'art représentant l'un ou l'autre moment de l'histoire de la collégiale réédifiée d'après les plans de Sulpice vander Vorst. Ces œuvres d'art, ils les ont récoltées ici et là, dans les églises et les couvents de Louvain et des villages voisins, dans tout le Brabant ainsi que dans toute la Belgique et à l'étranger, notamment aux Pays-Bas et en Grande-Bretagne. Près de Birmingham, au St Mary's College d'Oscott, deux chercheurs louvanistes ont découvert ou redécouvert, tout à fait par hasard, un aigle-lutrin gothique ayant appartenu à Saint-Pierre. Cette admirable dinanderie gothique, rehaussée de motifs en argent, pèse environ 1.600 kilos. Elle a été transférée à l'exposition. Ignorée des Anglais eux-mêmes, elle est visible, pour la toute première fois, sur le continent. Ajoutons, à ces quelques détails, qu'Edward Van Even, dans son précieux et monumental ouvrage sur Louvain, avait signalé que deux magnifiques lutrins de Saint-Pierre avaient pris le chemin de l'étranger : France d'abord et, ensuite, l'Angleterre. Il ne disait pas que, propriété d'un duc anglais puis de la cathédrale de Birmingham, l'un d'eux avait pris, comme destination finale, un établissement religieux du Warwickshire. La sagacité des deux chercheurs louvanistes et la providence ont permis de le retrouver.

L'exposition *Ars Sacra Antiqua* comprend quatre sections : sculptures, orfèvreries, ornements liturgiques et vitraux. Quelques tableaux sont également offerts à l'attention du visiteur mais leur intérêt est peut-être moins artistique que documentaire. Le cas, tout au moins, en ce qui concerne *Grand-Place à Louvain*, peinture sur toile attribuée à Wolfgang de Smet, et *l'Intérieur de l'Eglise Saint-Pierre à Louvain*, autre tableau — authentifié celui-ci — exécuté en 1667 par le même artiste. Le premier de ces deux tableaux nous montre l'actuelle Grand-Place avec, à droite, l'hôtel de ville; à gauche, l'ancienne Table Ronde Pierre; et, dans le fond, l'ancienne Table Ronde (réédifiée en style néo-gothique en 1927). La seconde toile nous fait pénétrer à l'intérieur de la collégiale qui, au XVII^{me} siècle, possédait un riche mobilier Renaissance et baroque.



Saint Jean-Baptiste (fin du XV^{me} siècle — Chambre du Trésor — Eglise du Grand Béguinage, Louvain).

La section des sculptures est assurément la plus importante. On y voit, principalement, des Christs et calvaires, des Madones et, enfin, des Saints et Saintes, le tout groupé selon les époques et les styles : roman ou gothique. Citons quelques pièces dignes de la particulière attention du visiteur :

- Un Trône de Grâce (Dieu le Père couronné tient, sur ses genoux, le Christ mort) du début du XVI^{me} siècle provenant de l'église de Weert-St-Georges.
- Un autre Trône de Grâce, permettant une intéressante confrontation avec le premier, datant de la même époque et également en bois. Restauré naguère par le peintre Paul-Victor Maes, conservateur des collections de la C.A.P. de Louvain, il provient du couvent des Sœurs Noires de Louvain.
- Le Christ du groupe du calvaire, datant de la fin du XV^{me} siècle, attribué à Jean Borreman et appartenant à Saint-Pierre.
- Un Christ aux outrages prêté par l'église Saint-Jacques de Louvain.
- Un Enfant Jésus provenant d'une *Sedes Sapientiae*, portant encore des traces de polychromie,

œuvre du XII^{me} siècle, en possession du couvent des Sœurs Noires de Louvain.

- Une Notre-Dame de Bethléem, grandeur nature, œuvre d'une grande finesse, ayant appartenu au Prieuré de Bethléem, actuellement disparu, qui se trouvait à Hérent.
- Une Vierge à l'Enfant, de la fin du XV^{me} siècle, exécutée par un atelier bruxellois (le maillet) en chêne et ensuite polychromée, restaurée en 1959 par Joseph Van Uytvanck, appartenant au trésor du grand Béguinage de Louvain.
- Plusieurs fragments de retables brabançons et anversois du début du XVI^{me} siècle, notamment une Fuite en Egypte, une Rencontre du Christ et de Véronique, une Nativité avec Adoration des Mages.
- Les quatre Docteurs de l'Eglise, personnages provenant d'une chaire de vérité ayant appartenu à Sainte-Geترude de Louvain et retrouvés à Birmingham.
- Un Saint Jean-Baptiste de la fin du XV^{me} siècle faisant partie du trésor de l'église du grand Béguinage de Louvain.

La pièce majeure de la section des orfèvreries est évidemment constituée par l'aigle-lutrin redécouvert à Oscott. En outre, on verra notamment une statue-reliquaire de Saint-Etienne, œuvre de Joos Pauwels junior (circa 1500), et des chrismatrices, ostensoirs, croix à reliques et de procession, crucifix, encensoirs et navettes, chandeliers, clochettes, calices, cuillers, plateaux et burettes, mouchettes, etc.

Au chapitre des ornements sacerdotaux, nombre de pièces exposées proviennent du trésor de l'abbaye norbertine d'Averbode. Il y a lieu de signaler, en particulier, une chasuble ornée d'un Trône de Grâce aux personnages très hiératiques.

La section des vitraux, à l'aménagement de laquelle des soins tout particuliers ont été apportés, montre un bel ensemble de « médaillons » du XIV^e à la fin du XVII^e siècles, dont plusieurs proviennent de la collection d'Arenberg. En outre, il convient d'attirer l'attention sur un double vitrail du début du XVI^e siècle, avec Pape et Evêque, en gothique flamboyant, provenant de l'hôpital

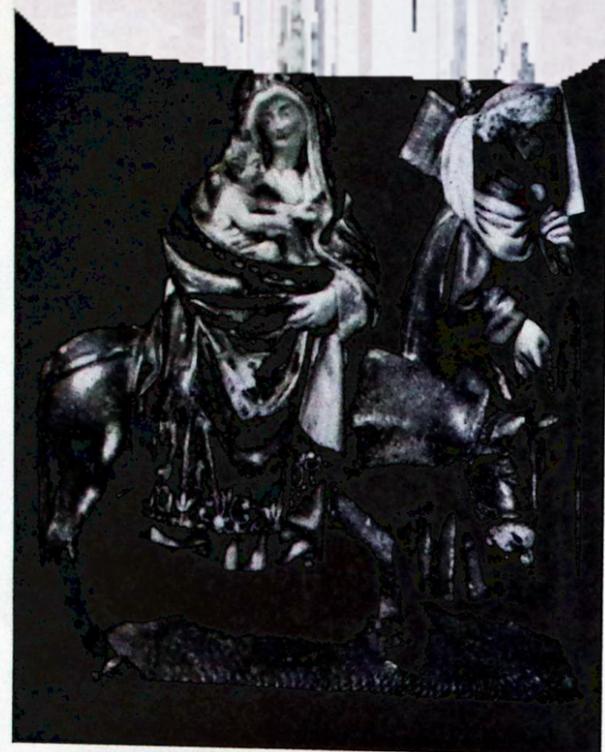


Saint Etienne, statue-reliquaire de l'église Saint-Pierre à Louvain. Œuvre de Joos Pauwels, orfèvre louvaniste (vers 1500).

Saint-Pierre, et sur une œuvre du maître-verrier Jean de Caumont, datant du XVII^e siècle, ayant éclairé la chapelle de St-Charles-Borromée de l'église Saint-Pierre.

Cette rapide esquisse permet de se rendre compte de l'intérêt exceptionnel de l'exposition ouverte dans l'ancienne capitale des riches ducs de Brabant. Elle permet au public d'être confronté avec un choix de pièces de très haute qualité et de se rendre compte, par ailleurs, des aménagements particulièrement heureux ayant été apportés à l'attrayant Musée Vanderkelen-Mertens, l'un des plus remarquables de toute la province de Brabant et de tous ses semblables belges.

Joseph DELMELLE.



Fuite en Egypte. — Fragment d'un retable brabançon (début du XVI^e siècle). Couvent des Sœurs Noires à Louvain. Collection Assistance Publique, Louvain.

(Photos Paul-Victor Maes.)

Louvain

Monuments

*Le temps passe et revit au gré de la lumière
Qui touche tour à tour portails et contreforts
Fouillés par les outils et par la main des morts,
Prisonniers à jamais dans le secret des pierres.*

Béguinage

*Gris, miséreux, tortus, les vieux murs semblent ivres
Mais, lorsque le soleil les frôle d'un rayon,
Se métamorphosant comme un caméléon,
Ils deviennent soudain de vieil or et de cuivre.*

Sainte-Geztrude

*Chanson de pierre avec des bémols et des croches,
La tour monte à l'octave et finit en beauté,
Point d'orgue — et d'orgueil — que pose la cité
Sur le velours bleu-roi d'un ciel qui s'effiloche.*

Cloître

*Les fleurs semblent monter à l'assaut des colonnes
Et les buis bien taillés, les massifs, le gazon,
L'intimité du lieu — propice à l'oraison —
Sertissent dans le cloître un vrai jardin de nonnes.*

La Dyle

*Libre ici mais là-bas doublement corsetée,
La Dyle offre au printemps un miroir sans reflet
Quand, semant sur son eau les fleurs de leurs bouquets,
Les glycines en font une autre voie lactée.*

Joseph DELMELLE.

La 654^e plantation du « Meiboom »

VRAI régal de choix pour les folkloristes, le prochain « Meiboom » de Bruxelles sera planté, pour le 654^e fois, le 9 août prochain, rue des Sables.

Il y a vingt-cinq ans, cette cérémonie se mourait un peu, tuée par l'urbanisme, par la Jonction et aussi — il faut le dire — par la pudibonderie des règlements communaux.

Les organisateurs avaient bien, dès 1936, fait un effort méritoire pour rendre un certain lustre à cette manifestation folklorique et, contrairement à toutes les traditions, avaient embauché des sociétés étrangères pour faire nombre. N'empêche que chaque année le nombre des participants diminuait... Et voilà que,

patron, le 9 août, et ceci depuis l'an 1308. C'est pour cette raison que le « Meiboom » ou « Arbre de Mai » de Bruxelles se plante paradoxalement au mois d'août.

Un duc humoriste.

Le duc Jean III était sans doute un humoriste. Peut-être estimait-il, en bon précurseur de Machiavel, qu'il faut diviser pour régner, ou du moins qu'une rivalité dûment entretenue entre les deux grandes villes de son duché (on sait qu'à l'origine Louvain était la capitale des ducs de Brabant) ne pouvait que stimuler une émulation profitable.

Toujours est-il que Jean III mit une condition à la pérennité de son privilège : Si les Bruxellois s'en désintéressaient, si, une seule fois, le « Meiboom » n'était pas planté à cinq heures du soir, la veille de la Saint-Laurent, leurs droits passeraient automatiquement aux Louvanistes.

Un coup de force.

Et telle est la force, chez nous, de l'orgueil de clocher, que pendant 653 ans il n'y eut pas une défaillance. Le « Meiboom » fut toujours planté à l'heure dite. Sous l'œil envieux des Louvanistes, dit la tradition, qui ne manquaient jamais de venir se rendre compte « de visu » de l'accomplissement du rite.

A la vérité, nous pensons que les Louvanistes... s'en fichaient comme de leur premier short.

Mais le 9 août 1939, quelques Louvanistes, joyeux drilles, sans doute gagnés par le penchant bien connu des étudiants pour la blague, profitant d'une halte du Comité organisateur place de la Reine, au « Café du coin » s'emparèrent par surprise de l'arbre choisi et filèrent de toute la vitesse du moteur de leur camion vers Louvain, où ils procédèrent à la plantation du « Meiboom ».



Les géants Mieke et Janneke et leurs enfants participent à l'allégresse générale.

brusquement, grâce au « mauvais coup » commis par les Louvanistes, le « Meiboom » a repris vie et retrouvé sa vogue d'antan.

RIVALITE DE CLOCHERS

Mais peut-être sied-il de rappeler que c'est en commémoration d'une « pile » mémorable infligée par les Bruxellois aux gens de Louvain, que le duc Jean III autorisa les Bruxellois, par faveur insigne, à planter chaque année un « Mai ». Et comme les « Compagnons de Saint-Laurent » (l'une des gildes chargées, à l'époque, de la défense militaire des cités) s'étaient particulièrement distingués dans ce combat, c'est à eux qu'échut l'honneur faste. Et ils le firent dans leur quartier, la veille de la fête de leur saint

Des danses s'organisent aussitôt après la plantation du 653^e « Meiboom », en 1961.



LA 654^e PLANTATION DU « MEIBOOM »

(Suite)

En réalité, vous dira-t-on rue des Sables, ils ne se saisirent que d'une ombre, c'est-à-dire d'un arbre qui devait servir à la plantation traditionnelle. Ils croyaient ainsi empêcher la cérémonie rituelle, et, par là même, ravir leurs droits à leurs « rivaux ».

Mais le « Meiboom », cette année-là, (en l'occurrence un jeune sauvageon arraché dare-dare aux chantiers de la Jonction) fut planté comme d'habitude, avant l'heure fatidique. Le gracieux privilège octroyé par le duc Jean restait ainsi acquis à sa bonne ville de Bruxelles.

Place donc au spectacle du 654^e « Meiboom », qui ne manquera pas d'éberluer, d'abasourdir, choquer peut-être par sa truculence et... sa trivialité, mais les les mânes de Breughel-le-Drôle tressailliront d'aise en savourant cette « zwanze » naïve et déchaînée.

LE JEU DE L'OMMEGANG

Plusieurs milliers de personnes ont assisté le jeudi 12 juillet au jeu de l'Ommegang qui, a déroulé ses fastes à la Grand-Place de Bruxelles.

Le spectacle, bien que traditionnel depuis le XV^e siècle, comporte chacun ses variantes. Il eut, comme toujours, ses échecs et ses succès, ceux-ci dépassant heureusement ceux-là.

Côté échecs, on déplore quelque peu le manque de coordination des fonds sonores et le volume trop chétif des amplifications. On regrette aussi la lenteur et la longueur du défilé ainsi que le manque de durée des combats d'échasseurs qui restent toujours la pièce maîtresse de l'action.

Côté succès, il faut retenir le chatoiement des costumes, la belle prestance de Charles Quint, le pourdroiement des lumières, l'éclat des couleurs, la vérité rosissante de la pucelle, l'excellente variété des jeux d'enfants et surtout la danse du doigt levé émaillée de mille gamineries charmantes, l'impeccable prestation des joueurs de drapeaux, le fier défilé des manants et des nobles, l'authenticité des arbalétriers de tête, le lourd martèlement des pavés par les chevaux de trait, le joyeux monôme des géants et des monstres.

Le balcon de l'hôtel de ville était occupé par le collège des bourgmestre et échevins, les membres du Syndicat d'Initiative et des groupements folkloriques et philanthropiques patronnant la fête. Un concert de carillon se prolongea presque sans cesse et l'on applaudit beaucoup pour finir les groupes du magistrat, de Charles Quint, des reines de France et de Hongrie, du dauphin, ainsi que le char du Sablon et le jeu de masse qui mit fin au spectacle.

NOUS NOUS EXCUSONS...

Il est toujours désagréable — chacun l'admettra volontiers — de recevoir à domicile une marchandise qui ne répond pas à la commande qui a été faite.

C'est cependant ce qui est survenu à certains de nos lecteurs francophones qui ont été nantis d'un exemplaire rédigé en langue flamande de notre revue « Brabant », alors que des lecteurs flamands recevaient un exemplaire français.

Cette erreur regrettable, qui incombe aux Services de l'expédition de l'Imprimerie a été réparée, évidemment. Mais il n'empêche que nous tenons aussi à nous excuser vivement auprès de ces lecteurs, pour le retard qu'ils ont éprouvé dans la réception de leur numéro et pour l'ennui qu'ils ont eu d'être obligés de nous signaler pareil manquement.

LES HOSTIES SANGLANTES

Le miracle des hosties sanglantes, que Georges Winterbeek a rappelé avec force détails dans notre numéro de mai, a fait, durant de longs siècles, l'objet d'enquêtes, de compulsions de manuscrits et documents, de discussions passionnées, et il serait vain, à notre tour, de le rappeler, pour trancher la question qu'il pose.

Signalons simplement qu'en 1820, le savant allemand Ehrenberg procéda à l'analyse d'une « hostie sanglante » trouvée à Pavie et qu'il finit par découvrir que les taches rouges qui marbraient l'hostie étaient dues à la présence d'un organisme infime qu'on a appelé le micrococcus prodigiosus. C'était le microbe qui donnait à l'hostie cette teinte rouge, c'était lui qui faisait croire au peuple que l'hostie saignait.

Mais il restera toujours des préjugés vulgaires, en dépit du jugement définitif de la science... et des preuves historiques établissant qu'on cria toujours haro sur le Juif pour le massacrer et lui confisquer ses biens.

LES LAUREATS DU II^e CONCOURS D'URBANISME

Le II^e concours d'urbanisme organisé par la Ville de Bruxelles avait pour but d'obtenir des suggestions en vue de l'aménagement d'une partie du territoire du Pentagone.

Ce territoire est circonscrit par le boulevard du Midi, les rues d'Anderlecht et Van Artevelde, la rue des Six Jetons, les rues des Bogards et des Alexiens, le tracé du viaduc de la Jonction Nord-Midi pour rejoindre le boulevard du Midi.

Des dix-neuf envois reçus, cinq ont été retenus par le jury, après plusieurs examens et éliminations successives.

Au cours d'une délibération particulière, le jury a décidé, à l'unanimité, qu'il ne décernerait pas le premier prix : une consécration de cet ordre devant, dans son esprit, aller à un projet présentant des dispositions réalistes permettant une transposition pratique de ses propositions, et aucun des envois ne réunissant un ensemble de qualités tel qu'il se soit imposé au jury de manière irréfutable.

En conséquence, le jury a reconnu le talent des lauréats de la manière suivante :

A l'architecte Jacques Baudon, un deuxième prix d'un montant de 100.000 F pour son projet mesuré, exempt de tout gigantisme, remarquable par une adaptation aux impératifs nouveaux dans le respect de l'échelle humaine.

A l'architecte Robert Courtois, un troisième prix d'un montant de 75.000 F pour un projet représentant de grandes qualités, parmi lesquelles il faut noter une saine organisation de la circulation et particulièrement une liaison judicieuse entre le boulevard de l'Empereur et la porte d'Anderlecht.

Le jury a décerné également trois mentions ex aequo d'un montant de 45.000 F chacune, aux architectes : a) MM. Aron, De Becker et Puttemans; b) MM. Baleriaux et De Brigode; c) MM. Kockerols et Van Hufflen.

C'est le bourgmestre, M. Lucien Cooremans, qui a procédé à la proclamation des lauréats et à la remise des prix.

Les maquettes du concours étaient exposées dans la salle Gothique de l'hôtel de ville.

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS -

A Overijse, du samedi 25 août au dimanche 2 septembre 1962

XI^e FÊTE EN L'HONNEUR DU VIN ET DU RAISIN BELGES

Sous l'impulsion d'une Administration communale à la vigilance et à la clairvoyance jamais démenties et grâce à l'esprit d'initiative d'un Syndicat de Tourisme particulièrement remuant, les réjouissances que la commune d'Overijse organise, régulièrement, à l'époque des vendanges ont acquis, depuis quelques années déjà, droit de cité parmi les manifestations touristiques à portée internationale.

Cette année encore, désireux de faire honneur à leur réputation, les organisateurs ont mis sur pied un éventail de festivités, qui tant par sa richesse que par sa qualité, est appelé à dépasser en éclat toutes les réalisations antérieures. Du programme aussi chatoyant que prometteur qui se déroulera, cette saison, sans interruption, du samedi 25 août au dimanche 2 septembre 1962, nous avons sélectionné, comme particulièrement dignes de retenir l'attention des touristes, amateurs de folklore et de spectacles rutilants, les manifestations ci-après :

Samedi 25 août : Immédiatement après l'inauguration officielle, en présence de plusieurs ministres et de nombreuses personnalités, accès du public, dès 18 heures, à l'exposition de raisins, axée sur le thème : « Le Raisin à Overijse », ainsi qu'à la foire commerciale et à la Halle au Vin.

Dès 19 heures : le grand orchestre des « Salamandres », entouré d'attractions de classe internationale, conduira le bal jusqu'à 2 heures du matin.

A 20 h 30, place Juste-Lipse : Jeu folklorique en plein air; couronnement de la nouvelle reine du raisin et rondeau auquel participeront les géants d'Overijse et plusieurs harmonies.

Dimanche 26 août : A 15 heures : départ du grand cortège folklorique qui

développera cette année le thème : « Notre raisin hier et aujourd'hui ». Cette cavalcade, qui s'annonce comme le clou des manifestations, sera rehaussée, cette année, par la présence des géants, de la reine du raisin et d'une vingtaine de chars qui compléteront une délégation imposante d'harmonies et de groupes folkloriques, issus de toutes les régions du pays.

Tout au long du cortège : distribution généreuse et gratuite de raisins et de fleurs aux quelque trente mille visiteurs qui sont attendus pour ce chatoyant et fantastique défilé.

De 20 heures à 2 heures du matin : Soirée dansante à la Halle au Vin, avec la participation de la sensationnelle formation « Les Joyeux Tyroliens ».

Lundi 27 août : Dans le courant de l'après-midi : Grand Prix d'Overijse, réservé aux coureurs cyclistes (professionnels).

Jeudi 30 août : Vers 19 heures, à la Halle du Marché, régal donné par les « Petits Chanteurs de la Côte d'Azur ». Durant l'entracte : le jeu du « Quitte ou Double », animé par Pol Vandeveldt et Jef Boschmans.

Vendredi 31 août : A 20 heures : présentation, en avant-première en Belgique, de la « Famille Trapp » française « La Ribambelle », composée du père, de la mère et des 9 enfants, âgés de 4 à 18 ans. Ces artistes sa produiront dans une suite de chants, de danses et d'évocations folkloriques. En outre, figurent à cette soirée :

— Les étoiles de la Radio-Télévision française dont la cadette vient d'étréner son quatrième printemps;

— Kees Brug, le conférencier à l'humour caustique;

« METIERS D'ART EN BRABANT »

L'exposition « Métiers d'Art en Brabant », que virent déjà les Louvanistes, les Nivellois et les Tirlemontois, restera ouverte jusqu'au 15 août prochain, à la Halle aux Draps, de Diest.

Le vernissage a eu lieu en présence du député permanent Van Bever. Les visiteurs peuvent admirer une présentation de céramiques de Simon du Chastel, Antoine de Vinck, Jan Cobbaert et Francoise Minne ainsi qu'une tapisserie de Mary Dambiermont.

MONUMENTS CLASSES

Les vestiges de la tour et d'une partie du mur d'enceinte des anciennes fortifications de Bruxelles, englobés dans le complexe des bâtiments de l'Institut ville, ont été classés, comme monument, en raison de leur valeur archéologique.

D'autre part, en raison de leur valeur artistique, le mur (côté rue) ainsi que les façades et toitures du corps principal du presbytère de l'église Saint-Pierre, à Uccle (Brabant), propriété de la commune, sont également classés.

LA DEFENSE DU BOIS DE LA CAMBRE

La Ligue Esthétique Belge a pris connaissance du projet relatif à l'érection d'un hôtel à front de l'avenue Lloyd George sur le territoire du Bois de la Cambre à Bruxelles.

Tout en reconnaissant la valeur du projet considéré isolément, la Ligue manifeste son opposition la plus vive à l'idée d'une emprise sur le Bois de la Cambre, celui-ci devant, à son avis, faire l'objet d'un classement au même titre que la forêt de Soignes.

La Ligue constate, en outre, que la construction envisagée déséquilibrerait l'ordonnance de l'entrée du bois et créerait, en hiver du moins, une masse trop écrasante à proximité des différents sites qui le constituent.

Ceux qui partent...

La « Revue du Brabant » vient de perdre un précieux collaborateur ou la personne de A. de Sutter, décédé à l'âge de 58 ans, et dont les reportages photographiques n'ont jamais manqué de vivement intéresser tous ses lecteurs.

Elle présente à Madame de Sutter et à sa fille l'expression de ses condoléances émues.

— Paulton et sa célèbre revue de chiens dressés et quantité d'autres attractions.

Samedi 1^{er} septembre : A 19 heures : présentation du groupe folklorique « Matisonia » de la ville-sœur de Mâcon (France) et de la « Blaaskapel » de Bruttig-am-Mosel, autre ville jumelle de la vallée de la Moselle.

A 20 heures : la « Grande Nuit des Teenagers », animée par la grande formation des « Skyliners » sous la direction d'André Coucke, avec le concours de la séduisante chanteuse Kalinka et, en intermède, plusieurs attractions internationales.

Dimanche 2 septembre : Journée de clôture.

A 10 heures, en l'église décanale Saint-Martin, bénédiction des raisins et des fruits par son Excellence Monseigneur Schoenmaeckers.

A 17 heures : Sortie dans les quartiers du Centre du groupe folklorique « Matisonia » de Mâcon.

A 18 heures : Sortie du groupe de Bruttig-am-Mosel.

A 20 heures, à la Halle au Vin, grand bal de clôture avec une formation « oberbayernoise » et la participation de la « Blaaskapel » de Bruttig-am-Mosel.

Signalons, en outre, que, durant les festivités, l'exposition de raisins, la foire commerciale et la Halle au Vin seront accessibles, tous les jours, de 10 à 23 heures. De même, des visites guidées des celliers les plus modernes d'Europe, ceux de la Coopérative Isca, seront organisées quotidiennement. Un concours d'étalages entre les commerçants du Centre complètera dignement ce faisceau de réjouissances d'une qualité tout à fait exceptionnelle.

De jeunes comédiens de Woluwe-Saint-Lambert à Meudon.

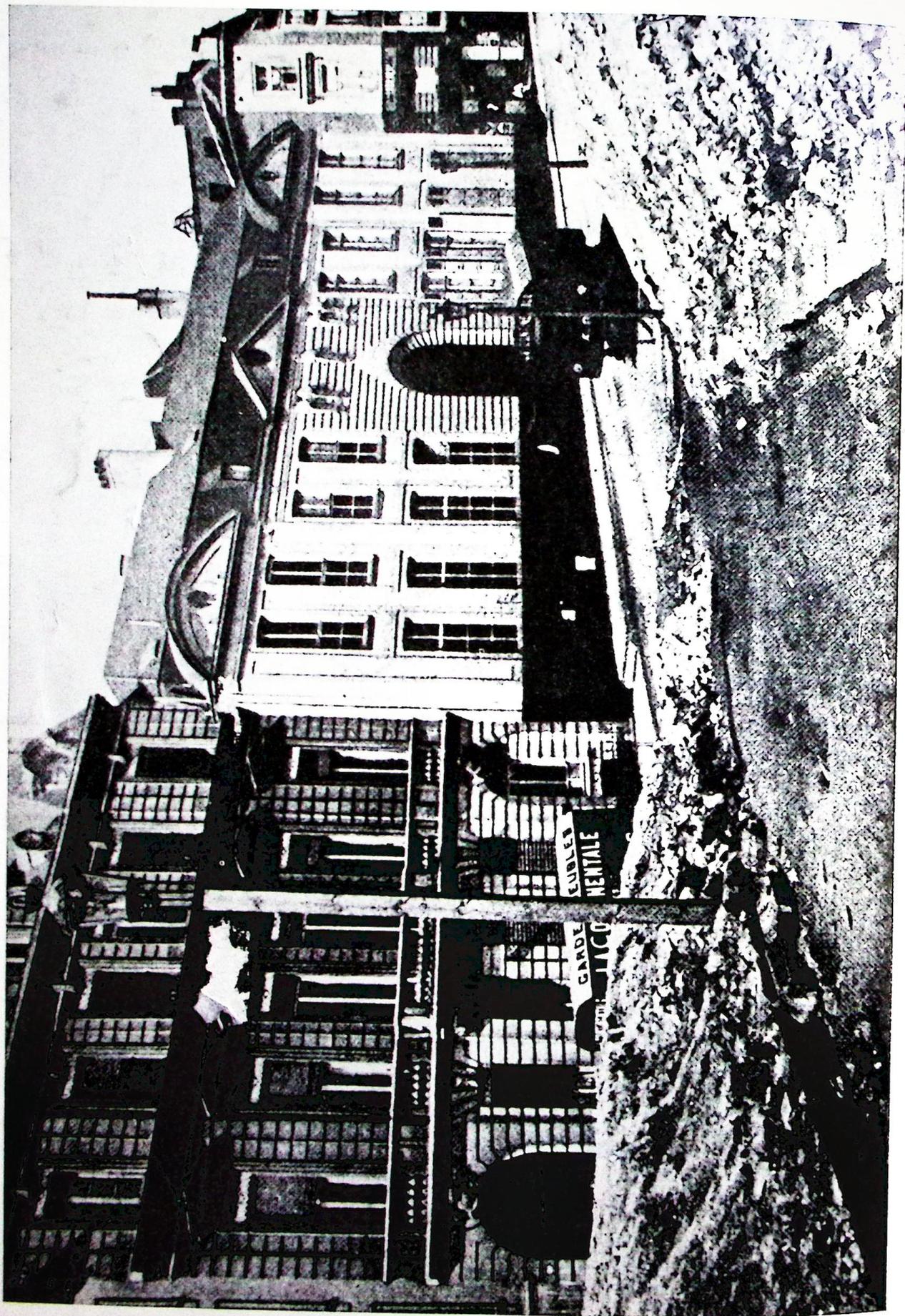
Dans le cadre des échanges culturels entre les deux communes jumelées, la classe d'art dramatique de l'Académie de musique de Woluwe-Saint-Lambert s'est déplacée à Meudon; cette délégation était conduite par l'Echevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Pierre Jannart.

Le professeur du cours, M. Claude Etienne, Directeur du Rideau de Bruxelles avait monté avec ses élèves « LES FEMMES SAVANTES ». Pourquoi ce choix ? Parce que la représentation se donnait dans la maison de Molière à Meudon.

C'est dans la cour intérieure de cet hôtel que ces jeunes comédiens interprétèrent « LES FEMMES SAVANTES »; ils le firent avec beaucoup de talent, devant un public nombreux qui ne leur ménagea pas ses applaudissements.

Tapisserie belge primée

Notre jeune compatriote Mary Dambiermont, qui a déjà signé plus de 80 tapisseries a exposé au Salon international de « L'Union des femmes peintres et sculpteurs » au Musée d'art moderne de Paris. Le jury du Salon lui a décerné le prix des arts décoratifs.



A Bruxelles, l'entrée de l'ancienne rue des Areugles, en 1910. A droite, le déjant hôtel d'Ursel. flanqué du « Petit hôtel d'Ursel ».

Photo : G. Winterbeck
L'Esprit de la Ville